Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

SCHILLER

THÉATRE

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. X. MARMIER

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

TROISIÈME SÉRIE

Le Camp de Wallenstein

Les Piccolomini. — La Mort de Wallenstein

La Fiancée de Messine. — Guillaume Tell

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE

SCHILLER

THÉATRE

III

A LA MÊME LIBRAIRIE

A 3 fr. 50 le volume

SCHILLER. — Histoire de la guerre de Trente ans, traduction de madame de CARLOWITZ, couronnée par l'Académie française.... 1 vol.

— **Poésies**, traduction de X. MARMIER..... 1 vol.

GŒTHE. — Théâtre, traduction revue et précédée d'une étude par THÉOPHILE GAUTIER fils..... 2 vol.

— **Poésies**, traduites par HENRI BLAZE..... 1 vol.

— **Faust**, seule traduction complète par HENRI BLAZE..... 1 vol.

— **Wilhelm Meister**, traduction nouvelle par THÉOPHILE GAUTIER fils..... 2 vol.

— **Werther**, traduction de PIERRE LEROUX, suivi de **Hermann et Dorothée**, traduction de X. MARMIER..... 1 vol.

— **Les Affinités électives**, traduction nouvelle par CAMILLE SELDEN. 1 vol.

— **Mémoires**, traduction nouvelle par madame de CARLOWITZ..... 2 vol.

— **Correspondance entre Gœthe et Schiller**, traduction de madame de CARLOWITZ, revisée et précédée d'une étude sur Gœthe et Schiller, par SAINT-RENÉ TAILLANDIER..... 2 vol.

— **Conversations de Gœthe** pendant les dernières années de sa vie (1823-1832), recueillies par ECKERMANN, traduites en entier, pour la première fois, par ÉMILE DÉLEROT, et précédées d'une introduction par SAINTE-BEUVE, de l'Académie française..... 2 vol.

KLOPSTOCK. — La Messiade, traduction CARLOWITZ..... 1 vol.

HOFFMANN. — Contes fantastiques, traduction X. MARMIER..... 1 vol.

UHLAND. — Poésies, traduction par KALTSCHMIDT et LOUIS DEMOUCHAUX, précédée d'une introduction par SAINT-RENÉ TAILLANDIER... 1 vol.

CORBEIL, typ et stér. de CRÉTÉ FILS.

SCHILLER

THÉATRE

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. X. MARMIER

SIXIÈME ÉDITION

REVUE CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

TROISIÈME SÉRIE

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE

1873

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

LA FIANCÉE DE MESSINE

DE L'EMPLOI DU CHŒUR DANS LA TRAGÉDIE.

Une œuvre poétique doit se justifier par elle-même; où les actes ne parlent point, les mots sont d'un pauvre secours. On pourrait donc laisser au chœur le soin de sa propre apologie, si le chœur était à même de se produire dans des conditions convenables. Malheureusement une tragédie ne saurait se compléter qu'à l'aide de la représentation théâtrale; le poëte se contente de donner les mots, et, pour les animer, il faut que la musique et la danse viennent s'y joindre. Aussi longtemps donc que le chœur se verra privé d'un si puissant auxiliaire, aussi longtemps il passera, dans l'économie d'une pièce tragique, pour une sorte de hors-d'œuvre, et de corps étranger qui ne fait qu'interrompre l'action, troubler l'illusion et refroidir le spectateur. Pour juger le chœur selon son mérite, il faudrait consentir à cesser d'envisager la scène en ce qu'elle est réellement et se figurer un théâtre qui n'existe pas, mais qui *pourrait exister*; ce qu'on est toujours plus ou moins obligé de faire lorsqu'on tend à un but d'amélioration et de progrès. Ce que l'art n'a point encore, il le doit conquérir, et la pénurie accidentelle des ressources dont il dispose ne saurait limiter l'imagination

du poëte en ses créations. Il cherche le beau, l'idéal, quitte à se contenter ensuite des moyens d'exécution que les circonstances lui offrent.

Il n'est point vrai, ainsi qu'on l'a trop souvent prétendu, qu'on doive s'en prendre au public du discrédit de l'art. C'est l'artiste qui, au contraire, ravale et corrompt le public, et à toutes les époques où la décadence se manifeste, c'est des artistes qu'elle vient. Il ne faut au public que du sentiment, et cette qualité, il la possède ; il apporte au théâtre un appétit indéterminé, une capacité multiple. Ce qu'on ne saurait lui dénier : c'est un tact suprême à l'endroit du sens commun et de la vérité, et s'il lui arrive de se contenter par instants de mauvaises choses, il les répudiera, soyez-en bien certain, aussitôt qu'on le servira mieux selon ses goûts.

Le poëte, s'écrie-t-on, perd son temps à rêver l'idéal, le critique à juger d'après certaines lois transcendantes; dès que vous abordez les moyens d'exécution, vous trouvez que l'art est borné et repose en dernière analyse sur des nécessités. L'entrepreneur veut vivre, le comédien se produire avec avantage, le spectateur se divertir et se sentir ému. Le plaisir, voilà son unique affaire, et vous pouvez bel et bien compter sur son mécontentement, au cas où vous prétendriez, à la place de l'amusement et de la distraction qu'il se promet, lui imposer un effort, une tension d'esprit quelconque.

Mais lorsqu'on se prend à considérer le théâtre d'un point de vue plus sérieux, on s'attache, non pas à porter atteinte à ces plaisirs du spectateur, mais à les ennoblir. Que ce soit là un jeu, j'y consens, pourvu que le jeu soit poétique. Tout art de sa nature est voué à la joie, et je ne connais pas de vocation plus élevée à la fois et plus grave que celle qui a pour but de réjouir les hommes. Le véritable art est celui-là seul qui nous procure la jouissance la plus noble, laquelle, à son tour, n'est autre que la liberté de la conscience humaine dans le jeu vivant de toutes ses facultés.

Tout homme, quel qu'il soit, demande aux arts de l'imagination une certaine délivrance des liens de la réalité ; il

vent, autant que possible, se récréer et donner libre champ à sa fantaisie. Celui qui prétend le moins, veut encore oublier ses affaires, sa vie courante, son individu ; il veut se voir transporté au milieu d'événements extraordinaires, assister aux combinaisons bizarres du destin, et s'il est de complexion plus sérieuse, rencontrer sur la scène le gouvernement moral des choses de ce monde dont il regrette dans sa vie réelle de ne point assez sentir l'influence. Ce qui ne l'empêche point de savoir au fond que tout ce qui se passe là n'est qu'un jeu, qu'à proprement parler il ne se repaît que de songes, et que lorsqu'il sortira du spectacle pour rentrer dans le monde réel, il en redeviendra la proie comme devant, car ce monde qui va de nouveau peser sur lui de tout son poids est resté ce qu'il était. Une illusion d'un instant qui s'évanouit au réveil, ainsi se résume tout le profit de la soirée.

Et justement parce qu'il ne s'agit que d'une illusion passagère, faut-il qu'il y ait ici ombre de vérité, ou du moins qu'il y ait cette vraisemblance aimable qu'on met si volontiers à la place de la vérité.

Le véritable art, au contraire, ne se propose point un but si transitoire ; non content d'inspirer à l'homme un rêve fugitif de liberté, il tend à le rendre libre en effet, et cela en éveillant et développant en lui une force capable de maintenir à distance du monde les sens qui l'oppriment et d'asservir la matière par les idées.

Et c'est cette réalité, cette objectivité, termes de l'art véritable, qui l'empêchent de se contenter d'un vrai relatif et l'amènent à bâtir son édifice idéal sur la vérité même, sur le sol ferme et profond de la nature.

Être idéal sans cesser d'être réel dans toute l'acception du terme, quitter le terrain du positif sans cesser de vivre en parfait accord avec la nature : voilà ce que peu de gens comprennent, et ce qui rend si périlleuse à envisager toute œuvre poétique ou plastique, car ces deux conditions semblent au premier abord s'exclure l'une l'autre. Il arrive assez ordinairement qu'on satisfasse à l'une en sacrifiant l'autre,

d'où il suit qu'on manque toutes les deux. Ainsi, celui que la nature aura doué d'un sens exact, d'une certaine sagacité d'observation, mais à qui elle aura refusé l'imagination créatrice, sera, par exemple, un peintre fidèle de la réalité et capable de saisir les phénomènes accidentels ; l'esprit de la nature lui échappera. Il nous rendra l'étoffe extérieure, mais son œuvre, n'étant point le libre produit de l'esprit créateur, n'exercera jamais cette action bienfaisante de l'art qui réside en sa liberté même. La disposition dans laquelle nous laissera un tel artiste et un tel poëte pourra bien être sérieuse, mais à coup sûr elle manquera d'agrément, et nous verrons cet art, qui devait être pour nous un objet de délivrance, nous ramener laborieusement dans le cercle étroit des réalités vulgaires.

Celui-là, au contraire, qui possède une imagination vive, mais à qui le sentiment et l'observation font défaut, ne se souciera aucunement de la réalité, cherchera uniquement à nous surprendre par des combinaisons fantastiques et bizarres, et son œuvre, toute apparence et folle écume, après nous avoir un instant divertis, ne laissera dans nos cœurs nulle trace féconde. Disposer à la file et au gré de son caprice des scènes fantastiques, cela ne s'appellera jamais exploiter le domaine de l'idéal, pas plus qu'en imitant servilement la réalité on ne reproduit la nature.

Les deux conditions dont je parle se contredisent si peu l'une l'autre qu'elles ne font, en dernière analyse, qu'une seule et même chose, et que l'art ne saurait atteindre à la vérité qu'en renonçant au réel pour devenir purement idéal. La nature elle-même est une idée de l'esprit qui ne tombe point sous les sens. Elle est au fond des phénomènes et s'y cache, sans se montrer jamais à la surface. A l'art idéal seul, il est permis, ou pour mieux dire, il est donné d'aller saisir cet esprit générateur et de l'incarner dans une forme physique, et cela, non en le portant devant les sens mais en le présentant à l'imagination par la force de sa puissance créatrice, ce qui fait que l'idéal est plus vrai que la réalité, plus réel que l'expérience. Inutile d'ajouter que

l'artiste n'emploie aucun de ces éléments tels que la réalité les lui livre, et que pour être *réelle* en son ensemble et conforme avec la nature, il faut que son œuvre soit idéale dans toutes ses parties.

Ce qui est vrai de la poésie et de l'art en général, ne l'est pas moins des variétés de l'espèce, et ce que nous venons de dire s'applique naturellement à la tragédie. Ici aussi on eut longtemps et nous avons encore à combattre les notions vulgairement répandues touchant le *naturel*, notions subversives de toute idée de poésie et d'art. Passe encore pour les arts plastiques; à ceux-là on veut bien, par des motifs plus conventionnels peut-être que fondés sur la saine raison, leur accorder un certain idéal ; mais de la poésie, de la poésie dramatique surtout, on prétend exiger une illusion complète, une illusion qui, si elle pouvait se réaliser, n'aboutirait qu'à une misérable prestidigitation. Il n'y a rien dans la mise en scène d'une œuvre dramatique qui ne semble protester contre cette idée fondamentale : que tout ici n'est que le symbole du vrai. Le jour au théâtre est de convention, l'architecture symbolique, la langue elle-même idéale, et vous voudriez que l'action seule y fût réelle, en d'autres termes, que la partie détruisît le tout. C'est ainsi que les Français, qui me semblent avoir en ce point fort méconnu l'esprit de l'antiquité, ont imaginé l'unité de temps et de lieu en ce que ce système a de plus poétiquement empirique, comme s'il pouvait y avoir d'autre lieu que le champ idéal où l'action se joue, d'autre temps que celui nécessaire à son développement.

Déjà l'introduction du langage rhythmique fut un pas important de fait vers la tragédie poétique. Quelques tentatives lyriques ont réussi sur la scène, et l'on peut dire que la poésie a, par ses propres forces, remporté çà et là plus d'une victoire sur le préjugé dominant. Mais les triomphes partiels ne décident rien, il faut que l'erreur soit détrônée, et ce n'est point assez qu'on se contente d'admettre simplement comme une liberté poétique ce qui est l'être même de toute poésie ; à ce compte, l'introduction du chœur serait

le pas suprême et décisif, et quand il ne servirait qu'à déclarer ouvertement, loyalement, la guerre au naturalisme, il n'en serait pas moins pour nous une vivante muraille que la tragédie élève autour d'elle pour s'exclure du monde réel et sauvegarder son sol idéal, sa liberté poétique.

La tragédie grecque est, comme chacun sait, sortie du chœur. Et quelles que soient les modifications historiques survenues avec le temps, on peut dire que c'est du chœur qu'elle a tiré son esprit poétique et son développement, et que sans cet immuable témoin et agent du drame, une tout autre poésie en serait résultée. La suppression du chœur et la transformation de ce puissant organe en la monotone figure d'un piètre confident qui ne se lasse pas de reparaître, ne fut donc pas pour la tragédie une si glorieuse conquête que l'école française et ses partisans ont pu se l'imaginer.

La tragédie antique dont les dieux, les héros et les rois formaient originairement tout le personnel, se servait du chœur comme d'un accompagnement obligé. Elle le trouvait dans la nature, et l'employa parce qu'elle l'avait trouvé. Les actes et les destinées des héros et des rois sont déjà par eux-mêmes à découvert et l'étaient davantage à une époque de simplicité primitive. Il s'ensuivit que le chœur était dans la tragédie antique un organe tout naturel, une sorte d'émanation poétique de la vie réelle. Dans la tragédie moderne, il change d'aspect et devient un organe de l'art : le promoteur en quelque sorte de l'idée poétique. Le poëte moderne ne trouve plus le chœur dans la nature, il lui faut le créer poétiquement et l'introduire, c'est-à-dire, modifier la fable qu'il traite de manière à la ramener à cette époque primitive, à cette forme simple de la vie.

Il suit donc que le chœur peut rendre au poëte moderne des services plus essentiels encore que ceux qu'il rendait au poëte antique, en cela qu'il transporte notre monde trivial au sein des régions de la poésie antique, s'oppose à l'emploi de tout élément contraire à la poésie, et nous ramène aux sources primitives du simple et du naïf. Le palais des rois

est désormais fermé, ce n'est plus devant la porte des cités, mais dans l'intérieur des édifices que la justice prononce ses arrêts ; l'écriture a banni de partout la parole vivante, le peuple même, la masse, alors qu'il cesse de représenter la force brutale, est devenu l'État, une abstraction ; les dieux n'habitent plus qu'au fond de la poitrine humaine. C'est au poëte à rouvrir les palais, à ramener la vie publique en plein soleil, à restaurer les dieux ; c'est au poëte à rétablir ce côté immédiat de l'existence dès longtemps altérée par l'organisation artificielle de la vie réelle, et à dépouiller l'homme de ces vains attirails qui empêchent la manifestation de sa nature intérieure et de son caractère originel.

Mais de même que le peintre ménage la draperie autour de ses figures pour remplir agréablement les vides du tableau, pour en relier harmonieusement les diverses parties, pour donner plus de latitude à la couleur, charme et repos des yeux, pour dérober enfin tour à tour et montrer la beauté des formes : ainsi le poëte tragique entoure son action et ses figures d'une sorte de tissu lyrique, dans lequel, comme en un ample vêtement de pourpre, ses personnages se meuvent librement, noblement, avec calme, mesure et dignité.

Dans toute combinaison vraiment élevée, l'élément matériel doit disparaître ; on ne retrouve plus la couleur chimérique dans les fines carnations de la vie. Ce qui n'empêche point cet élément d'avoir aussi sa grandeur et de pouvoir être employé avec avantage, à la condition que l'étoffe ici méritera par son harmonie, son animation et sa richesse, la place qu'elle occupe, et au lieu d'écraser sous son poids, les formes qu'elle entoure, servira à les faire valoir davantage.

Ce que nous disons là, tout en s'appliquant aux arts du dessin, peut aussi bien se dire de la poésie, et de la poésie tragique dont il est en ce moment question. En tout ce que l'intelligence en général se représente, comme en tout ce qui ne s'adresse qu'aux sens, se retrouve l'étoffe élémentaire élaborée par la poésie. Si maintenant l'étoffe domine,

infailliblement le poëte perd ses droits, car la poésie est juste à ce point qui marque la séparation de l'idéal et du réel. Mais l'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il va toujours du particulier au général, et même dans la tragédie la réflexion doit avoir sa place. Or, cette place, pour la mériter, il faut qu'elle regagne par la manière dont elle se produit ce qui lui manque en vie réelle, car ici les deux éléments de toute poésie, l'idéal et le réel, n'agissent point ensemble, *fusionnés*; force leur est d'agir à côté l'un de l'autre, sans quoi il n'y aurait plus de poésie. On ne peut rendre son équilibre à une balance qui l'a perdu qu'en imprimant une oscillation à ses deux plateaux.

Tel est précisément l'office du chœur dans la tragédie. Le chœur n'est pas un individu, mais une idée générale, une abstraction représentée aux yeux par une masse importante dont la présence et les groupes imposent aux sens. Le chœur franchit les étroites limites de l'action pour s'étendre sur le passé et l'avenir, sur les temps lointains et sur les peuples, pour faire ressortir les grands résultats de l'existence et proclamer les enseignements de la sagesse. Ce qu'il fait d'ailleurs dans toute la puissance de l'imagination, dans toute la liberté d'allures d'un lyrisme qui mesure à pas olympiens les plus hauts sommets des choses humaines, — et en s'aidant pour accompagner ses accents et ses gestes des ressources du rhythme et de la musique. Le chœur épure donc le poëme tragique en séparant la réflexion de l'action, et par cette séparation lui communique une force poétique, de même que le peintre, à l'aide d'une riche draperie, change le vêtement, cette nécessité vulgaire, en un attrait, en une beauté de plus.

Mais ainsi que le peintre se voit contraint à renforcer la couleur de ses figures pour les maintenir en harmonie avec le ton vigoureux de ses étoffes, ainsi le lyrisme du chœur impose au poëte plus d'élévation dans le style général de son œuvre, d'énergie et de puissance dans l'expression. Le chœur seul peut être pour le poëte tragique l'occasion de cette solennité de langage qui remplit l'oreille, tient l'esprit

attentif, élargit l'âme. Cette figure gigantesque, une fois dans son tableau, le force à chausser du cothurne ses autres personnages et à donner ainsi la véritable grandeur tragique à son ensemble. Supprimez le chœur, et le style de la tragédie s'affaisse à l'instant, ou plutôt tout ce qui naguère paraissait énergique et fier, soudain semble exagéré et déclamatoire ; le chœur antique, si on l'introduisait dans la tragédie française, en montrerait la pauvreté et le néant, de même qu'il rendrait, sans aucun doute, à celle de Shakspeare sa signification véritable.

Si le chœur communique la vie au langage, il met aussi le calme dans l'action, — ce calme imposant et noble, qui fait le caractère de toute œuvre d'art distinguée. Car l'âme du spectateur doit, même à travers les jeux les plus violents de la passion, garder sa pleine liberté ; l'âme du spectateur ne saurait être la proie de ses impressions, et se rend au contraire un compte net et lucide des émotions qui l'affectent. Les griefs que le jugement du vulgaire articule contre le chœur et qui consistent à soutenir que le chœur détruit l'illusion et trouble l'intérêt, ces griefs seraient au contraire à sa plus grande gloire, car à cette aveugle puissance d'émotions le véritable artiste évite de recourir, car cette illusion, il la dédaigne. Si les coups dont la tragédie nous affecte se devaient ainsi succéder sans interruption, de spectateurs actifs que nous sommes nous deviendrions entièrement passifs; nous deviendrions partie intégrante du sujet et cesserions de planer au-dessus. C'est en marquant la division des parties, c'est en intervenant avec ses calmes réflexions au milieu des passions, que le chœur nous restitue cette liberté qui autrement nous échapperait, emportée dans le tourbillon de nos émotions. Quant aux personnages tragiques eux-mêmes, ils ont tout à gagner à cette mesure, à ce calme, attendu que ces personnages ne sont point des êtres réels, obéissant à l'unique impulsion du moment, des individus, mais des créations idéales représentant l'humanité dans leur espèce. La présence du chœur qui les observe et les entend comme un témoin, comme un juge, du chœur qui modère

par les interventions les premiers élans, motive la circonspection de leurs actes et la dignité de leurs discours. Parlant ainsi et agissant parmi des gens qui les observent, ils sont en quelque sorte placés déjà sur un théâtre naturel, ce qui les rendra ensuite d'autant plus aptes à parler à un public sur le théâtre que l'art leur aura construit.

Telles sont les raisons qui m'ont amené à rétablir le chœur antique sur la scène tragique. Je sais bien qu'on a déjà mainte fois essayé d'introduire les chœurs dans la tragédie moderne. Mais le chœur de la tragédie grecque, tel que je l'ai employé ici, le chœur en tant que personnage idéal parlant et accompagnant l'action ; ce chœur-là est entièrement, *essentiellement* distinct de ces chœurs d'opéra qu'on pourrait me citer, et lorsqu'à propos de tragédie antique j'entends parler de chœurs et non *du chœur*, je me prends volontiers à soupçonner qu'on ne se doute point de ce dont on parle. Je ne sache pas que depuis la disparition de la tragédie grecque, le chœur, dans son acception antique, ait été jamais encore mis à la scène.

Je me suis à la vérité permis de scinder le chœur en deux parties et de le mettre en contestation avec lui-même, mais c'est seulement dans les scènes où il agit à l'état de personnage réel, de multitude. En tant que chœur et personnage idéal, il reste toujours *un* et d'accord avec lui-même. J'ai aussi changé le lieu de l'action et fait sortir le chœur, mais c'était là une liberté dont avaient usé avant moi Eschyle, le créateur de la tragédie, et Sophocle, le plus grand maître qu'il y ait dans cet art.

Une autre liberté que je me suis permise, et qu'il me sera peut-être moins facile de justifier, c'est d'avoir évoqué pêle-mêle la religion chrétienne, le paganisme grec et les croyances maures. Mais n'oublions pas que l'action se passe à Messine, où ces trois religions, moitié par leur vie propre et simultanée, moitié par leurs monuments, ont continué de parler aux sens. D'ailleurs je regarde comme un droit acquis à la poésie de traiter les différentes religions comme un tout collectif dans lequel trouve sa place tout ce

qui porte un caractère particulier, tout ce qui exprime une manière de voir individuelle. Sous l'enveloppe universelle des religions, il y a la religion même, l'idée de Dieu, qu'il doit être permis au poëte d'exprimer dans la forme qu'il juge la plus convenable et la meilleure.

LA FIANCÉE DE MESSINE

PERSONNAGES.

DONA ISABELLE, princesse de Messine.
DON MANUEL, } ses fils
DON CÉSAR, }
BÉATRIX.
DIÉGO.
DES MESSAGERS.
LE CHŒUR, formé de la suite des deux frères.
LES ANCIENS de Messine, personnages muets.

Le théâtre représente une vaste salle soutenne par des colonnes. A droite et à gauche il y a une entrée. Dans le fond, une grande porte conduit à une chapelle.

DONA ISABELLE, *en grand deuil. Les anciens de Messine sont debout autour d'elle.*

ISABELLE. C'est la nécessité, et non ma propre impulsion, qui m'amène vers vous, vénérables citoyens de cette ville, qui me force à quitter mes appartements retirés pour découvrir mon visage aux yeux des hommes ; car il convient à la veuve qui a perdu la gloire et la lumière de sa vie de s'envelopper de vêtements sombres, et de se dérober aux regards du monde. Mais la voix impérieuse et inflexible des circonstances me ramène aujourd'hui vers la lumière et le monde, dont je me suis séparée.

La lune n'a pas encore renouvelé deux fois son disque lumineux depuis que j'ai conduit dans la demeure du repos mon royal époux, qui gouvernait cette ville avec fermeté, et de sa main puissante nous défendait contre les ennemis qui nous entourent. Il est mort, mais son esprit anime encore une couple de héros, ses deux fils, orgueil de ce pays. Vous les avez vus au milieu de vous grandir et se développer ; mais avec eux se développait le germe fatal et mystérieux d'une haine

fraternelle qui, après avoir détruit la joyeuse concorde de leur enfance, a pris avec les années un caractère terrible. Jamais je n'ai pu jouir de leur union. Tous deux, ce sein les a nourris, je leur ai donné à tous deux les soins de mon amour, et je sais que dès leur enfance tous deux me sont également attachés. C'est là le seul point où ils sont d'accord; pour le reste, ils sont divisés par une discorde sanglante.

Tant qu'a duré le gouvernement redouté de leur père, il domptait par sa sévère justice leur bouillante ardeur, il courbait sous un joug de fer leur esprit opiniâtre. Ils ne devaient pas approcher l'un de l'autre avec des armes, ni passer la nuit sous le même toit. C'est ainsi qu'un ordre ferme et puissant empêchait la violente explosion de leur féroce nature; mais il laissait la haine subsister tout entière au fond de leur cœur. L'homme fort dédaigne d'arrêter la source légère, parce qu'il peut opposer une digue au torrent.

Ce qui devait arriver arriva. Quand la mort eut fermé ses yeux, quand ses fils ne furent plus subjugués par sa main puissante, leur vieille haine éclata comme la flamme du brasier éclate quand elle n'est plus contenue. Je vous dis là ce dont vous avez tous été vous-mêmes les témoins. Messine se divisa ; la lutte fraternelle rompit les liens sacrés de la nature et enfanta la discorde générale. Le glaive fut tiré contre le glaive, la ville devint un champ de bataille, et ces salles mêmes furent arrosées de sang.

Vous avez vu les liens de l'État brisés, et mon cœur aussi est intérieurement brisé. Vous n'avez senti que les souffrances générales, et vous vous êtes peu inquiétés des douleurs d'une mère. Vous êtes venus à moi, et vous m'avez dit ces dures paroles : « Tu vois que la discorde de tes fils amène la guerre civile dans cette cité, qui ne peut résister que par la concorde aux voisins ennemis qui l'entourent. Vois, tu es leur mère, comment tu peux apaiser la haine sanguinaire de tes

fils. Que nous importe, à nous, hommes paisibles, cette rivalité de nos maîtres? Devons-nous périr, parce que tes fils sont furieux l'un contre l'autre? Nous pourrons bien nous diriger sans eux et nous soumettre à un autre prince qui voudra notre bien et qui pourra le faire. »

Voilà ce que vous avez dit, hommes durs et sans pitié. Vous n'avez songé qu'à vous et à votre ville, et vous avez rejeté le poids des malheurs publics sur ce cœur déjà assez opprimé par les chagrins et les angoisses maternels. J'ai entrepris, mais sans beaucoup d'espoir, ce que vous désiriez; je me suis jetée, l'âme déchirée, entre ces deux furieux, et je les ai rappelés à la paix. Sans crainte, sans relâche, sans découragement, j'ai agi auprès d'eux jusqu'à ce que mes sollicitations maternelles aient obtenu d'eux qu'ils viendraient paisiblement dans cette ville de Messine, dans le palais de leurs pères, et qu'ils se rencontreraient sans faire éclater leur inimitié, chose qui n'était pas arrivée depuis la mort de leur père. C'est aujourd'hui qu'ils doivent se voir. J'attends à chaque instant le messager qui doit m'annoncer leur arrivée. Soyez donc prêts à recevoir vos princes avec soumission, comme il convient à des sujets. Ne songez qu'à remplir vos devoirs et laissez-nous prendre soin du reste. La haine de mes fils perdrait ce pays et les perdrait eux-mêmes. S'ils sont réconciliés, unis, ils ont assez de force pour vous défendre contre le monde entier et pour maintenir leurs droits contre vous. (*Les anciens s'éloignent en silence la main sur leur cœur. Isabelle fait signe à un vieux serviteur qui reste.*)

ISABELLE, DIÉGO.

ISABELLE. Diégo!

DIÉGO. Qu'ordonne ma souveraine?

ISABELLE. Fidèle serviteur, cœur loyal, approche, tu

as partagé mes inquiétudes, ma douleur, partage maintenant mon bonheur. J'ai confié à ton âme fidèle mon doux et triste secret; le moment est venu où il doit paraître à la lumière du jour. J'ai trop longtemps réprimé la puissante impulsion de la nature, tandis qu'une volonté étrangère me gouvernait. Maintenant sa voix peut s'élever librement; aujourd'hui mon cœur sera satisfait, et cette maison longtemps déserte va rassembler tout ce qui m'est cher.

Porte donc tes pas alourdis par l'âge vers ce cloître que tu connais bien et qui me garde un précieux trésor. C'est toi, âme fidèle, qui le cachas dans ce lieu pour des jours meilleurs, qui me rendis ce triste service dans ma tristesse. Maintenant à moi ce gage précieux, à moi qui vais être heureuse! (*On entend dans le lointain sonner les trompettes.*) Hâte-toi, hâte-toi, et que la joie rajeunisse ta démarche affaiblie! J'entends le son des fanfares qui m'annoncent l'arrivée de mes fils. (*Diégo sort. La musique se fait entendre de nouveau des deux côtés opposés et semble se rapprocher.*) Tout Messine est en mouvement; un bruit de voix confuses s'avance ici comme un torrent. Ce sont eux. Je sens battre avec force mon cœur de mère; leur approche lui donne de la force et du mouvement. Ce sont eux. O mes enfants! mes enfants!

(*Elle sort.*)

LE CHŒUR *entre.*

Il se compose de deux demi-chœurs qui arrivent en même temps sur le théâtre de deux côtés, l'un par le fond, l'autre par l'avant-scène, marchent autour du théâtre et se rangent chacun d'un côté. L'un des chœurs est composé de vieux chevaliers, l'autre de jeunes; ils se distinguent par des couleurs et des signes différents. Quand tous deux sont rangés, la musique se tait, et les deux coryphées prennent la parole.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Je te salue avec respect,

salle splendide, royal berceau de mon maître, magnifique voûte portée par des colonnes. Que le glaive repose au fond du fourreau ! Que la furie de la guerre avec sa tête chargée de serpents soit enchaînée devant cette porte ! car le seuil sacré de cette maison hospitalière est gardé par le serment, par le fils d'Erinnys, le plus redoutable des dieux de l'enfer.

LE GRAND CHŒUR. *Bohemund.* Mon cœur irrité se révolte dans ma poitrine ; ma main se prépare au combat, car je vois la tête de Méduse, le visage odieux de mon ennemi. A peine puis-je réprimer l'ardente agitation de mon sang. Garderai-je l'honneur de ma parole, ou m'abandonnerai-je à ma rage ? Mais je tremble devant l'invincible gardienne de ce lieu, devant la paix de Dieu.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Une contenance plus sage convient aux vieillards. C'est à moi qui suis calme à saluer le premier. (*Au deuxième chœur.*) Sois le bienvenu, toi qui partages mes sentiments fraternels, toi qui crains et honores les dieux protecteurs de ce palais. Puisque les princes se parlent avec douceur, nous voulons aussi échanger de sang-froid des paroles de paix ; car la parole aussi est bonne et salutaire. Quand je te rencontrerai en pleine campagne, le combat sanglant pourra se renouveler, et le courage se prouvera par le fer.

LE CHŒUR ENTIER. Quand je te rencontrerai en pleine campagne, le combat sanglant pourra se renouveler, et le courage se prouvera par le fer.

PREMIER CHŒUR. *Bérenger.* Je ne te hais pas. Non, tu n'es pas mon ennemi. Une même ville nous a enfantés, et ceux-là sont d'une race étrangère. Mais lorsque les princes se font la guerre, les serviteurs doivent donner la mort et la recevoir. Cela est dans l'ordre, cela est juste.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Ils doivent savoir pourquoi ils se haïssent et engagent le combat sanglant.

Quant à nous, nous combattons pour leurs querelles. Celui-là n'est pas brave et n'est pas homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef.

LE CHŒUR ENTIER. Nous combattons pour leurs querelles. Celui-là n'est pas brave et n'est pas homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef.

UN HOMME DU CHŒUR. *Bérenger.* Écoutez ce que je pensais en moi-même, quand je m'en allais paisiblement livré à mes réflexions à travers les moissons ondoyantes. Dans la fureur du combat, nous n'avons rien prévu et rien examiné, nous étions emportés par la chaleur du sang. Ne sont-elles pas à nous, ces moissons ? Ne sont-ils pas enfants de notre soleil, ces ormeaux qu'enlace la vigne ? Ne pourrions-nous pas dans une douce jouissance passer des jours insoucieux, mener une vie gaie et légère ? Pourquoi tirons-nous avec colère l'épée pour une race étrangère ? Elle n'a aucun droit sur ce sol ; elle arrive, sur des vaisseaux, des rives empourprées du couchant. Nos pères (il y a bien des années) la reçurent avec hospitalité, et maintenant nous voilà soumis comme des esclaves à cette race étrangère.

UN SECOND HOMME DU CHŒUR. *Manfred.* C'est vrai. Nous habitons une heureuse terre sur laquelle le soleil dans son cours céleste projette toujours des rayons bienfaisants. Nous pourrions en jouir gaiement ; mais elle ne peut être ni fermée ni gardée. Les flots de la mer qui l'entourent la livrent aux hardis corsaires qui croisent audacieusement sur nos côtes ; nos richesses ne font qu'attirer le glaive de l'étranger. Nous sommes esclaves dans notre propre demeure. Cette terre ne peut protéger ses propres enfants ; les dominateurs de la terre ne naissent point dans les contrées favorisées par Cérès, par Pan, divinité pacifique et tutélaire, mais dans les lieux où le fer croît au sein des montagnes.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Les biens de la vie sont inégalement distribués entre la race passagère des hommes. Mais la nature est éternellement juste ; elle nous

donne, à nous, une fécondité qui se renouvelle sans cesse, à d'autres une volonté puissante, une force irrésistible. Avec leur redoutable énergie, ils accomplissent ce que leur cœur désire : ils remplissent la terre d'un bruit terrible. Mais derrière la hauteur à laquelle ils se sont élevés est la chute profonde, retentissante. Aussi je m'applaudis de rester dans mon humble position, de me cacher dans ma faiblesse. Ces torrents impétueux formés par les grains serrés de la grêle, par les cataractes des nuages, s'avancent en mugissant, et emportent dans leurs vagues les ponts et les digues avec le fracas du tonnerre. Rien ne peut arrêter leur marche puissante, mais ils ne durent qu'un moment; la redoutable trace de leur cours va se perdre dans le sable, et on ne la reconnaît qu'à la destruction. Les conquérants étrangers viennent et s'en vont; nous obéissons, mais nous restons. (*Les portes du fond s'ouvrent. Doña Isabelle apparaît entre ses fils don Manuel et don César.*)

LES DEUX CHŒURS. Gloire et honneur au soleil éclatant qui vient à nous! Je m'incline avec respect devant ton visage auguste.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* La douce clarté de la lune est belle au milieu des étoiles brillantes. L'aimable majesté de la mère est belle à côté de la force et de l'ardeur de ses fils. Sur la terre on en peut voir une image semblable. Dans le rang suprême qu'elle occupe, elle offre un tableau accompli. La mère et ses fils forment la couronne d'un monde parfait. L'Église même, la divine Église, ne met rien de plus beau sur le trône céleste, et l'art, cet enfant des dieux, n'offre pas une image plus sublime que la mère et son fils.

SECOND CHŒUR. *Bérenger.* Elle voit avec joie sortir de son sein un arbre florissant dont les rejetons se renouvelleront éternellement. Elle a enfanté une race qui ira aussi loin que le soleil et donnera un nom au temps fugitif. Les peuples se dispersent, les noms s'é-

teignent, le sombre oubli étend ses ailes noires sur toutes les races ; mais à l'écart brille le front des princes, et l'aurore répand sur eux ses éternels rayons comme sur les sommets élevés du monde.

ISABELLE, *s'avançant avec ses deux fils.* Abaisse tes regards ici, sublime reine des cieux, pose ta main sur mon cœur pour en réprimer le mouvement orgueilleux, car une mère peut bien s'oublier dans sa joie, quand elle se mire dans la splendeur de ses enfants. Pour la première fois, depuis qu'ils sont nés, je comprends toute l'étendue de mon bonheur. Jusqu'à ce jour j'ai été forcée de partager les doux épanchements de mon cœur ; il me fallait oublier que j'avais un fils quand je me réjouissais de la présence de l'autre. Oh ! mon amour de mère était sans partage, mais mes fils étaient toujours divisés. Dites, puis-je sans crainte m'abandonner à la douce puissance de mon cœur enivré ? (*A don Manuel.*) Si je presse avec affection la main de ton frère, est-ce enfoncer un trait dans ton sein ? (*A don César.*) Quand mon cœur se réjouit de son regard, est-ce un larcin que je te fais ? Oh ! je tremble que l'amour même que je vous témoigne ne fasse qu'attiser l'ardeur de votre haine. (*Elle les interroge tous deux d'un regard.*) Que puis-je donc attendre de vous ? Parlez. Dans quelles dispositions venez-vous ici ? Est-ce encore avec cette vieille haine irréconciliable que vous apportiez dans la maison de votre père ? La guerre, enchaînée un instant, est-elle encore là, attendant à la porte du palais et frémissant sous son frein d'airain ? Dès que vous m'aurez quittée, sera-t-elle déchaînée avec une nouvelle rage ?

LE CHŒUR. La guerre ou la paix ? Les chances du sort sont encore cachées dans le sein de l'avenir. Cependant, avant que nous nous séparions, la paix ou la guerre sera décidée, et nous sommes prêts pour l'une comme pour l'autre.

ISABELLE, *promenant ses regards sur tout le cercle.*

Quel aspect guerrier et terrible ! Que veulent ces hommes ? Une bataille se prépare-t-elle dans ces salles ? Pourquoi cette foule étrangère, quand une mère vient ouvrir son cœur devant ses enfants ? Jusque dans le sein d'une mère craignez-vous de trouver la ruse et la trahison, que vous preniez tant de précaution ? Oh ! ces farouches bandes qui vous suivent, ces serviteurs empressés de votre colère, ce ne sont pas vos amis ! Ne croyez pas qu'ils aient de bonnes intentions et qu'ils vous donnent de bons conseils. Comment pourraient-ils être sincèrement d'accord avec vous, fils d'une race étrangère qui s'est implantée dans ce pays, qui les a privés de leur propre héritage, qui a établi sur eux sa souveraineté ? Croyez-moi, chacun aime à vivre selon ses propres lois et supporte avec peine la domination étrangère. C'est par la force, c'est par la crainte que vous les maintenez dans une obéissance qu'ils refuseraient volontiers. Apprenez à connaître cette race fausse et son cœur. C'est par la joie du mal qu'ils se vengent de votre prospérité, de votre grandeur. La chute des seigneurs, la ruine des princes est le sujet des chants et des récits qui passent de père en fils, et se répètent pour abréger les nuits d'hiver. O mes fils, le monde est plein d'inimitiés et de fausseté. Chacun n'aime que soi. Tous les liens, tissus par le bonheur léger, sont incertains, mobiles et sans force. Le caprice dissout ce que le caprice a noué. La nature seule est sincère. Elle seule repose sur une ancre éternelle, quand tout le reste vacille sur les vagues orageuses de la vie. Le penchant vous donne un ami, l'intérêt un compagnon. Heureux celui à qui la naissance donne un frère ! la fortune ne peut le lui donner. C'est un ami qui est créé avec lui, et il possède un second lui-même pour résister à un monde plein de guerres et de perfidies.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Oui, c'est une chose grande et respectable de voir une souveraine avec sa royale pensée observer d'un regard clairvoyant la conduite et les

actions des hommes. Mais nous, une impulsion confuse nous pousse, aveugles et sans réflexion, à travers la vie orageuse.

ISABELLE, *à don César*. Toi, tu as tiré l'épée contre ton frère, regarde autour de toi dans toute cette foule ; où vois-tu une plus noble image que celle de ton frère? (*A don Manuel.*) Qui parmi ceux que tu nommes tes amis oserait se placer à côté de ton frère? Chacun d'eux est le modèle de son âge. Aucun des deux n'est semblable à l'autre et ne l'emporte sur l'autre. Osez vous regarder en face. O égarement de la jalousie et de l'envie ! Tu saurais choisir entre mille pour ton ami, tu l'aurais pressé sur ton cœur comme un être unique, et maintenant que la nature sacrée te l'a donné, qu'elle te l'a donné dès le berceau, coupable envers ton propre sang, tu foules aux pieds avec un orgueilleux emportement ce don de la nature pour te jeter au-devant des méchants, pour t'allier avec des ennemis et des étrangers.

DON MANUEL. Écoute-moi, ma mère.

DON CÉSAR. Ma mère, écoute-moi.

ISABELLE. Ce ne sont point des paroles qui peuvent mettre fin à ce triste combat. Ici on ne peut distinguer le mien du tien, l'offense de la vengeance. Qui pourrait retrouver le lit de ce fleuve de soufre qui a répandu l'incendie? tout a été enfanté par un feu terrible et souterrain ; une couche de lave recouvre même ce qui n'a pas été embrasé, et partout où l'on pose le pied on trouve la destruction. Je ne veux déposer qu'une pensée dans votre cœur. Le mal qu'un homme mûr fait à un autre homme ne peut, je veux le croire, s'oublier et se pardonner que difficilement. L'homme tient à sa haine et ne change pas avec le temps la résolution qu'il a sérieusement prise. Mais l'origine de votre haine remonte au temps précoce de votre enfance inintelligente, et cette époque devrait vous désarmer. Cherchez la cause de votre discussion, vous ne la savez pas ; et

quand vous la trouveriez, vous auriez honte de cette haine puérile. Et pourtant c'est cette discorde d'enfants qui, par un malheureux enchaînement, a produit les calamités de ces derniers temps ; car tout ce qui est arrivé de funeste jusqu'à ce jour n'est que le fruit du soupçon et de la vengeance. Voulez-vous donc continuer cette querelle d'enfants aujourd'hui que vous êtes des hommes ? (*Elle leur prend la main à tous deux.*) O mes fils ! venez, prenez la résolution d'anéantir de part et d'autre toute explication, car le tort est des deux côtés. Soyez nobles et pardonnez-vous avec magnanimité de grandes et insupportables offenses. Ce qu'il y a de plus sublime dans la victoire, c'est le pardon. Ensevelissez dans le tombeau de vos pères la vieille haine qui date des jours de votre enfance. Commencez une nouvelle vie consacrée à l'amour, à la réconciliation, à la concorde. (*Elle recule d'un pas comme pour leur laisser la place de se rapprocher l'un de l'autre. Tous deux baissent les yeux sans se regarder.*)

LE CHŒUR. Écoutez les exhortations de votre mère. En vérité, elle a dit des paroles solennelles. Mettez un terme à vos combats, ou, si vous le voulez, continuez-les. Tout ce qui vous plaira sera juste pour moi. Vous êtes le maître et je suis le vassal.

ISABELLE, *après avoir vainement attendu une manifestation des deux frères, continue avec une douleur étouffée.* Maintenant je ne sais plus rien. J'ai épuisé les armes de la persuasion et le pouvoir des prières. Celui qui vous domptait par la force est dans le tombeau, et votre mère est impuissante entre vous. Achevez ; vous en avez le libre pouvoir. Obéissez au démon qui dans sa fureur vous pousse aveuglément. Profanez le saint autel des dieux du foyer. Faites de cette salle même où vous êtes nés le théâtre de vos meurtres. Détruisez-vous sous les yeux de votre mère, non par une main étrangère, mais par votre propre main. Tels que les frères thébains, précipitez-vous l'un contre l'autre, en-

lacez-vous tous deux et luttez avec rage dans cet embrassement d'airain. Que chacun, s'efforçant d'échanger sa vie contre celle de l'autre, enfonce son poignard dans le sein de son frère. Que la mort même n'apaise pas votre discorde ; que la colonne de feu qui s'élèvera de votre bûcher se divise en deux parties comme un signe terrible de votre vie et de votre mort. (*Elle sort.*)

Les deux frères demeurent éloignés l'un de l'autre.

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Ce ne sont à que des paroles; mais elles ont ébranlé mon courage dans ma mâle poitrine. Moi, je n'ai point versé le sang de mon frère, et je lève vers le ciel des mains pures. Vous êtes frères; songez à la fin de ceci.

DON CÉSAR, *sans regarder Manuel.* Tu es le plus âgé, parle ; je céderai sans honte à mon aîné.

DON MANUEL, *dans la même attitude.* Dis quelque noble parole, et je suivrai volontiers le noble exemple que m'aura donné mon frère plus jeune.

DON CÉSAR. Ce n'est pas que je me reconnaisse coupable ou que je me sente plus faible...

DON MANUEL. Quiconque connaît don César ne l'accusera pas d'avoir peu de courage. S'il se sentait le plus faible, ses paroles n'en seraient que plus fières.

DON CÉSAR. N'as-tu pas une plus mince opinion de ton frère?

DON MANUEL. Tu es trop fier pour t'humilier, moi pour mentir.

DON CÉSAR. Mon cœur élevé ne supporte pas le dédain. Dans la plus grande ardeur du combat, tu pensais honorablement de ton frère.

DON MANUEL. Tu ne veux pas ma mort, j'en ai la preuve : un moine s'est offert à toi pour m'assassiner traîtreusement, et tu l'as fait punir.

DON CÉSAR *s'approche un peu.* Si je t'avais connu

plus tôt si juste, bien des malheurs ne seraient pas arrivés.

DON MANUEL. Si j'avais su plus tôt que ton cœur était facile à apaiser, j'aurais épargné bien des angoisses à une mère.

DON CÉSAR. On t'avait dépeint à moi comme un homme plus orgueilleux.

DON MANUEL. Le malheur des grands est que leurs inférieurs s'emparent de leur confiance.

DON CÉSAR, *vivement*. Tu dis vrai, toute la faute en est à nos serviteurs !

DON MANUEL. Qui nous éloignaient l'un de l'autre par une haine amère.

DON CÉSAR. Et colportaient çà et là de méchantes paroles.

DON MANUEL. Ils envenimaient chaque action par de fausses interprétations.

DON CÉSAR. Ils entretenaient la plaie qu'ils auraient dû guérir.

DON MANUEL. Ils nourrissaient la flamme qu'ils devaient éteindre.

DON CÉSAR. Nous étions égarés et trompés.

DON MANUEL. Aveugles instruments des passions d'autrui !

DON CÉSAR. Cela est vrai, tout le reste est trahison...

DON MANUEL. Et fausseté ; ma mère le dit, tu peux le croire.

DON CÉSAR. Eh bien ! je veux prendre cette main de frère. (*Il lui présente la main.*)

DON MANUEL *la saisit vivement*. La tienne est celle qui m'est la plus chère au monde. (*Tous deux se tiennent par la main et se regardent en silence.*)

DON CÉSAR. Je te regarde surpris et retrouve en toi les traits chéris de ma mère.

DON MANUEL. Moi, je découvre en toi une ressemblance qui me donne une étrange émotion.

DON CÉSAR. Est-ce bien toi dont l'accueil est si doux et les paroles si bonnes pour ton jeune frère ?

DON MANUEL. Ce jeune homme si tendre et si amical est-il bien ce frère malveillant et haï? (*Nouveau silence. Chacun regarde l'autre.*)

DON CÉSAR. Tu avais des prétentions sur ces chevaux arabes, héritage de notre père ? Je les ai refusés aux chevaliers que tu avais envoyés.

DON MANUEL. Tu y tiens. Je n'y pense plus.

DON CÉSAR. Non, prends ces chevaux. Prends aussi le char de notre père. Prends-les, je t'en conjure.

DON MANUEL. J'y consens, si tu veux accepter ce château au bord de la mer pour lequel nous avons vivement combattu.

DON CÉSAR. Je n'en veux pas ; mais je serais satisfait de l'habiter fraternellement avec toi.

DON MANUEL. Soit. Pourquoi partager les possessions quand les cœurs sont unis ?

DON CÉSAR. Pourquoi vivre plus longtemps séparés, quand par notre union chacun serait plus riche ?

DON MANUEL. Nous ne sommes plus séparés ; nous sommes unis. (*Il le presse dans ses bras.*)

LE PREMIER CHŒUR, *au second. Cajetan.* Pourquoi nous tenir ainsi éloignés comme des ennemis, pendant que nos princes s'embrassent avec amour? Je suis leur exemple et je t'offre la paix. Voulons-nous donc nous haïr éternellement? Ils sont frères par les liens du sang, nous sommes les citoyens et les enfants d'une même terre. (*Les deux chœurs s'embrassent.*)

Un messager entre.

LE SECOND CHŒUR, *à don César Bohemund.* Je vois revenir le messager que tu as envoyé. Réjouis-toi, don César : une bonne nouvelle t'attend, car la joie brille dans les regards de ton envoyé.

LE MESSAGER. Quel bonheur pour moi ! Quel bonheur

pour la ville délivrée de ses calamités ! Mes yeux sont témoins du plus beau spectacle. Je vois les fils de mon maître, mes princes, converser amicalement en se tenant la main, eux que j'avais laissés dans la fureur du combat.

DON CÉSAR. Tu vois l'amour s'élever, comme le phénix rajeuni, du bûcher de la haine.

LE MESSAGER. J'ajouterai un nouveau bonheur à celui que vous éprouvez déjà. Mon bâton de messager se couronne de feuilles vertes.

DON CÉSAR, *le menant à l'écart*. Dis-moi ce que tu as appris.

LE MESSAGER. Tous les motifs de joie sont réunis en un seul jour. Celle qui était perdue, celle que nous cherchions, elle est retrouvée, seigneur, elle n'est pas loin.

DON CÉSAR. Elle est retrouvée ? Où est-elle ? Parle.

LE MESSAGER. Ici, dans Messine, seigneur, elle se cache.

DON MANUEL, *tourné vers le premier chœur*. Je vois le visage de mon frère briller d'une vive rougeur; ses yeux étincellent, je ne sais pourquoi ; mais c'est un signe de joie, et je la partage avec lui.

DON CÉSAR, *au messager*. Viens; conduis-moi. Adieu, don Manuel; nous nous retrouverons dans les bras de notre mère. Maintenant un motif pressant m'appelle hors d'ici. (*Il veut sortir.*)

DON MANUEL. Va sans retard, et que le bonheur t'accompagne !

DON CÉSAR *réfléchit, et revient*. Don Manuel, ta vue me réjouit plus que je ne puis le dire. Oui, je pressens que nous allons nous aimer comme deux amis de cœur. Notre penchant, longtemps contenu, va éclater plus heureux et plus fort, et nous réparerons, par une nouvelle vie, les jours que nous avons perdus.

DON MANUEL. Les fleurs annoncent de beaux fruits.

DON CÉSAR. Ce n'est pas bien, je le sens, et je me reproche de m'arracher maintenant de tes bras. Mais si

j'abrége si vite ces doux moments, ne pense pas que mes sentiments soient plus faibles que les tiens.

DON MANUEL, *avec une distraction visible.* Obéis à la loi du moment; toute notre vie appartient dès ce jour à l'amitié.

DON CÉSAR. Si je te découvrais ce qui m'appelle hors d'ici?...

DON MANUEL. Laisse-moi ton cœur et garde ton secret.

DON CÉSAR. Il ne doit y avoir désormais aucun secret entre nous. Bientôt le dernier voile sera levé. (*Il se tourne vers le chœur.*) Je vous le déclare donc afin que vous le sachiez: la guerre est finie entre mon frère bien-aimé et moi; je regarderais comme mon ennemi et je haïrais comme les portes de l'enfer celui qui tenterait de rallumer l'étincelle éteinte de nos discordes, et d'en faire jaillir une flamme nouvelle. Il n'a nulle espérance de me plaire et nul remercîment à attendre celui qui viendra me parler mal de mon frère, celui qui, par un faux zèle, lancerait le trait acéré de quelque démon imprudent. Les paroles jetées par une colère trop prompte ne jettent point de racines sur les lèvres; mais, recueillies par l'oreille du soupçon, elles se glissent et s'avancent comme une plante rampante, s'attachent au mur et l'enveloppent de mille rameaux. C'est ainsi que les hommes les meilleurs, les plus purs, sont entraînés dans un égarement irremédiable. (*Il embrasse son frère de nouveau, et sort; le second chœur l'accompagne.*)

DON MANUEL *et* LE PREMIER CHŒUR.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Seigneur, je te regarde avec surprise et j'ai peine aujourd'hui à te reconnaître. A peine réponds-tu par quelques mots laconiques au langage affectueux de ton frère qui vient au-devant de toi avec de bonnes intentions et le cœur ouvert. Te voilà

absorbé dans tes pensées, semblable à un homme qui rêve, comme si ton corps seulement était ici et ton âme ailleurs. Qui te verrait ainsi pourrait facilement te reprocher cette froideur et ce maintien fier et réservé; mais moi, je ne puis t'accuser d'insensibilité, car tu portes autour de toi le regard animé d'un homme heureux, et le sourire est sur tes lèvres.

DON MANUEL. Que puis-je te dire? que puis-je répondre? Mon frère peut trouver des mots : il est surpris et saisi par un sentiment nouveau; il sent une vieille haine s'évanouir dans son sein, et il admire le changement de son cœur; mais moi je n'avais déjà plus de haine. A peine sais-je encore pourquoi nous nous sommes livré ces combats sanglants. Emportée sur les ailes de la joie, mon âme plane au-dessus de toutes les choses terrestres. Dans l'océan de lumière qui m'environne, tous les nuages, toutes les phases obscures de la vie se sont évanouies. Je regarde ces voûtes, ces salles, et je pense au joyeux saisissement et à la joie qu'éprouvera ma fiancée, lorsque je la conduirai comme princesse et comme souveraine au sein de ce château. Elle n'aime encore que son amant. Elle s'est donnée à un étranger, à un homme sans nom; elle ne soupçonne pas que c'est don Manuel, prince de Messine, qui doit poser sur son beau front le diadème d'or. Qu'il est doux de donner à celle que l'on aime une grandeur, un éclat qu'elle n'espérait pas ! Longtemps je me suis privé de ce plaisir, le plus grand de tous. Sa beauté sera toujours, il est vrai, sa plus grande parure; mais la splendeur peut encore orner la beauté, de même qu'un cercle d'or relève l'éclat du diamant.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Seigneur, je vois pour la première fois ta bouche rompre le sceau d'un long silence. Je te suivais depuis longtemps d'un regard curieux; je soupçonnais un rare et merveilleux secret; cependant je n'avais pas l'audace de te demander ce que tu cachais ainsi dans l'obscurité. Les plaisirs animés de la

chasse, les courses des chevaux, les victoires du faucon, n'ont plus d'attrait pour toi. Dès que le soleil se penche à l'horizon, tu disparais aux regards de tes compagnons, et nul d'entre nous, qui te suivons à la guerre et à la chasse, ne peut s'en aller avec toi par les sentiers solitaires. Pourquoi as-tu, jusqu'à présent, caché avec méfiance le bonheur de ton amour? Qui donc contraint l'homme fort à dissimuler ainsi? car la crainte est loin de ta grande âme.

DON MANUEL. Le bonheur a des ailes, et il est difficile à enchaîner; il faut qu'il soit retenu sous les verrous. Le silence lui a été donné pour gardien, et il s'envole quand la légère indiscrétion se hasarde à lui ouvrir les portes. Mais, maintenant que me voilà si près de mon but, je puis et je veux rompre ce long silence ; car aux rayons du jour qui va venir, elle sera à moi, et les démons jaloux n'auront plus nul pouvoir sur moi. Je ne serai plus forcé de me glisser à la dérobée pour enlever les fruits précieux de l'amour; il ne me faudra plus saisir la joie à son passage. Le lendemain ressemblera au jour heureux de la veille ; mon bonheur ne sera plus semblable à l'éclair qui brille un instant et disparaît tout à coup dans la nuit ; il sera comme le cours des ruisseaux, comme le sable qui s'écoule en marquant les heures.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Nomme-nous donc alors, seigneur, celle qui te donne ce bonheur mystérieux, afin que nous applaudissions à ton sort digne d'envie, et que nous honorions la fiancée de notre prince. Dis-nous où tu l'as trouvée, dans quel lieu tu caches cette silencieuse intimité ; car nous avons parcouru de côté et d'autre, en allant à la chasse, les sentiers les plus détournés de l'île, et aucune trace ne nous a révélé ton bonheur, en sorte que je pourrais croire qu'il est enveloppé d'un nuage magique.

DON MANUEL. Je vais faire disparaître cette magie; car, désormais, ce qui était caché doit paraître au jour:

Écoutez, et apprenez ce qui m'est arrivé : il y a cinq mois, mon père régnait encore sur cette île, et, d'une main puissante, courbait la fière jeunesse sous son joug. Je ne connaissais que la rude joie des armes et le plaisir guerrier de la chasse. Nous avions déjà chassé tout le jour à travers les forêts de la montagne, lorsqu'en suivant une biche blanche je m'éloignai de votre troupe. L'animal timide fuyait à travers les détours de la vallée, à travers les ravins, les buissons et les taillis non frayés. Je la voyais toujours devant moi à la distance du trait, mais je ne pouvais ni l'atteindre ni la tirer. Enfin elle franchit une porte de jardin, et disparut à mes yeux. Je me jette à bas de mon cheval, je la suis, je balance déjà mon épieu, quand je vois avec étonnement l'animal effrayé couché tout tremblant aux pieds d'une religieuse qui la caresse avec douceur. Je reste immobile et interdit l'épieu à la main, prêt à le lancer ; mais la religieuse me jette un regard suppliant, et nous demeurons muets l'un en face de l'autre. Combien ce moment dura-t-il ? je ne sais, car j'avais perdu la mesure du temps. Son regard pénétra profondément dans mon âme, et mon cœur fut aussitôt changé. Ce que je dis alors, ce que me répondit la céleste créature, ne me le demandez pas, tout cela est pour moi comme un songe des heureux jours de mon enfance. Quand je revins à moi, je sentis son cœur battre contre le mien. Alors j'entendis le son argentin d'une cloche qui semblait annoncer l'heure de la prière ; elle disparut tout à coup comme une ombre qui s'évanouit dans l'air, et je ne la revis plus.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Ton récit, seigneur, m'a rempli de crainte. Aurais-tu fait un larcin aux choses divines ? Aurais-tu porté un désir coupable sur une épouse du ciel ? Les devoirs du cloître sont terribles et sacrés.

DON MANUEL. Je n'avais plus dès ce moment qu'un chemin à suivre. Mes désirs inquiets et incertains étaient fixés : j'avais trouvé le mobile de ma vie, et,

comme le pèlerin se tourne vers l'orient, où brille le soleil qui le guide, mon espérance et mes désirs se dirigèrent vers un seul astre du ciel. Pas un jour ne se leva du fond des mers et ne redescendit à l'horizon sans que deux amants heureux fussent réunis. Nos cœurs étaient liés l'un à l'autre, et le ciel qui voit tout était le confident discret de notre bonheur silencieux. Nous n'avions nul service à demander aux hommes. C'étaient des instants précieux, des jours de félicité. Mon bonheur n'était pas un sacrilége, car nul vœu n'enchaînait encore son cœur, qui se donna à moi pour toujours.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Ainsi le cloître était seulement le libre asile de sa tendre jeunesse, et non pas le tombeau de sa vie ?

DON MANUEL. C'était un précieux dépôt confié à la maison de Dieu, mais qui devait lui être repris.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Mais à quel sang se glorifie-t-elle d'appartenir ? car ce qui est noble ne saurait provenir que d'une noble race.

DON MANUEL. Elle a grandi sans se connaître elle-même; elle ne sait quelle est sa race et sa patrie.

LE CHŒUR. Et nulle trace obscure ne peut-elle conduire à la source ignorée de son existence?

DON MANUEL. Le seul homme qui connaisse son origine affirme qu'elle est d'un noble sang !

LE CHŒUR. *Cajetan.* Quel est cet homme ? Ne me dérobe rien. C'est seulement en sachant tout que je puis te donner un utile conseil.

DON MANUEL. Un vieux serviteur vient la voir de temps en temps ; c'est le seul intermédiaire qui existe entre elle et sa mère.

LE CHŒUR. N'as-tu rien appris de ce vieillard ? La vieillesse se laisse intimider et cause facilement.

DON MANUEL. Je n'ai jamais osé lui montrer une curiosité qui pouvait trahir mon bonheur mystérieux.

LE CHŒUR. Et quel était le sens de ses discours quand il venait visiter la jeune fille ?

DON MANUEL. D'année en année il lui a fait espérer qu'un temps viendrait où tout ce mystère serait éclairci.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Et l'époque où tout devait être connu, ne l'a-t-il pas indiquée comme plus prochaine?

DON MANUEL. Depuis quelques mois, le vieillard l'a menacée d'un changement dans son sort.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Menacée, dis-tu? crains-tu donc de faire une découverte qui trouble ta joie?

DON MANUEL. Tout changement effraye ceux qui sont heureux. Quand on n'a rien de mieux à espérer, on craint de perdre.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Mais cette découverte que tu redoutes pourrait être favorable à ton amour.

DON MANUEL. Elle peut aussi détruire mon bonheur. Voilà pourquoi il m'a paru plus sûr de prévenir ce moment.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Comment, seigneur? Tu me remplis de crainte; une décision si prompte m'inquiète.

DON MANUEL. Depuis le mois passé, le vieillard laissait entrevoir par des signes mystérieux que le jour n'était pas loin où elle serait rendue à ses parents. Mais depuis hier il a parlé plus clairement; il a dit qu'aux premiers rayons du matin, et il parlait d'aujourd'hui, son sort devait être décidé. Il n'y avait pas un moment à perdre; ma résolution a été bientôt prise et promptement exécutée. Cette nuit, j'ai enlevé la jeune fille, et je l'ai cachée dans Messine.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Quel larcin téméraire et coupable! Pardonne, seigneur, la liberté de mes reproches; c'est là le droit du vieillard sage quand la jeunesse imprudente s'oublie.

DON MANUEL. Je l'ai laissée non loin du couvent des religieuses, dans le silence d'un jardin retiré où la curiosité ne peut pénétrer. Je me suis séparé d'elle pour venir me réconcilier avec mon frère. Elle est là toute seule en proie à la crainte, et ne s'attendant guère

à être entourée d'une splendeur royale, élevée sur un trône de gloire, et appelée à paraître devant tout Messine; car elle ne me reverra que dans l'appareil de la grandeur et du pouvoir, et solennellement entourée de vous, mes chevaliers. Je ne veux pas que la fiancée de don Manuel soit présentée à la mère que je lui donne comme une fugitive sans patrie. Je veux la conduire dans la demeure de mes pères avec le cortége d'une princesse.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Ordonne, seigneur; nous attendons ton signal.

DON MANUEL. Je me suis arraché de ses bras, mais je ne serai occupé que d'elle. Vous allez me suivre au bazar, où les Maures exposent en vente les riches étoffes et les charmants ouvrages de l'Orient. Choisissez d'abord les sandales élégantes qui doivent orner et protéger ses pieds délicats ; prenez pour ses vêtements ces tissus de l'Inde qui brillent comme la neige de l'Etna, voisin de la lumière du ciel, et qui envelopperont, légers comme la vapeur du matin, son corps svelte et juvénile. Que la pourpre ornée de légers plis d'or forme la ceinture qui retiendra avec grâce son vêtement au-dessous de son sein pudique. Choisissez en outre un manteau de soie d'une couleur pourpre éclatante; une agrafe d'or l'attachera sur ses épaules. N'oubliez pas les bracelets qui entoureront ses bras charmants, ni les parures de perles et de corail, merveilleux dons de la déesse des mers. Un diadème sera posé sur sa tête, un diadème composé des pierres les plus précieuses. Le rubis étincelant comme le feu y mêlera son éclat à celui de l'émeraude. Un long voile sera fixé à sa coiffure, et enveloppera comme un nuage léger et transparent l'éclat de sa personne. Une couronne virginale de myrtes complétera toute cette belle parure.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Cela sera fait, seigneur, comme tu l'ordonnes. Car, tout ce que tu demandes se trouve exposé au bazar.

DON MANUEL. Qu'on amène la plus belle haquenée de mes écuries; qu'elle soit blanche et brillante comme les chevaux du soleil; qu'elle porte une housse de pourpre, un harnais et une bride ornés de pierreries; car elle est destinée à ma reine. Et quant à vous, tenez-vous prêts à accompagner votre souveraine dans toute la pompe d'un cortége chevaleresque et au bruit joyeux des fanfares. Je vais moi-même prendre soin de ces apprêts; que deux d'entre vous me suivent et que les autres m'attendent. Gardez au fond de votre cœur ce que je vous ai appris jusqu'à ce que je vous permette de parler. (*Il sort accompagné de deux hommes du chœur.*)

LE CHŒUR. *Cajetan.* Dites, maintenant que la guerre a cessé entre nos princes, qu'allons-nous faire pour occuper le vide des heures et la longueur infinie du temps? Il faut que l'homme ait pour le lendemain une inquiétude, une crainte, un espoir, pour pouvoir supporter le poids de l'existence et la pénible monotonie de la journée; il faut que le souffle rafraîchissant du vent anime la surface immobile de la vie.

UN HOMME DU CHŒUR. *Manfred.* La paix est belle; elle ressemble à un jeune enfant qui repose au bord d'un ruisseau paisible. Autour de lui, ses agneaux sautent joyeusement sur le gazon éclairé par le soleil. Il répète sur son chalumeau des sons mélodieux qui éveillent l'écho de la montagne. Le murmure des ruisseaux l'endort aux rayons du soleil couchant. Mais la guerre a aussi son charme, la guerre, qui imprime le mouvement à la destinée de l'homme. Cette vie animée me plaît. J'aime cette variété, cette incertitude, cette agitation sur les vagues tantôt élevées et tantôt aplanies de la fortune.

L'homme languit durant la paix. L'indolence oisive est le tombeau de son courage. La loi est l'amie du faible, tout alors prend le même niveau, et l'on aplanirait volontiers le monde. Mais la guerre donne à la

force l'occasion de se montrer; elle élève tout à une hauteur extraordinaire, et donne du courage au lâche même.

UN SECOND. *Bérenger*. Les temples de l'amour ne sont-ils pas ouverts ! Le monde ne court-il pas au-devant de la beauté ? Là est la crainte, là est l'espérance ; ici celui qui plaît aux regards est roi. L'amour anime ainsi la vie, il en rehausse les teintes grisâtres. L'aimable fille de l'écume des eaux fait par ces illusions le charme de nos heureuses années, et mêle à la triste et vulgaire réalité les images de ces rêves d'or.

UN TROISIÈME. *Cajetan*. Que la fleur reste au printemps. Que la beauté brille. Que les guirlandes vertes soient tressées pour les jeunes têtes. Mais il sied à l'homme mûr de servir une divinité plus grave.

LE PREMIER. *Manfred*. Suivons dans les forêts sauvages l'austère Diane, l'amie de la chasse ; allons aux lieux où les forêts répandent l'ombre la plus épaisse, où les chevreuils se précipitent du haut des rochers; car la chasse est l'image des combats : Diane est la joyeuse fiancée du sévère dieu de la guerre. On se lève aux premiers rayons du matin, quand la trompette retentissante nous appelle dans la vallée humide, sur les montagnes, au bord des précipices, à baigner nos membres fatigués dans les flots d'un air rafraîchissant.

LE SECOND. *Bérenger*. Ou bien confions-nous à cette divinité azurée qui est toujours en mouvement, et qui, nous offrant un miroir riant, nous appelle dans son empire sans bornes. Construisons-nous sur la vague mouvante un joyeux et léger édifice. Celui qui, avec la proue rapide de son navire, laboure l'onde verte et limpide, celui-là est fiancé avec la fortune, à qui appartient le monde, et sa moisson fleurit sans qu'il ait semé ; car la mer est le théâtre de l'espérance, l'empire capricieux du hasard. Là le riche devient subitement pauvre, et le pauvre devient l'égal des princes. De même que le

vent, avec la vitesse de la pensée, parcourt le cercle de l'horizon, de même les arrêts du destin changent, de même la roue de la fortune tourne. Sur les flots tout est flottant, et nul domaine n'existe sur la mer.

LE TROISIÈME. *Cajetan.* Ce n'est pas seulement sur l'empire des vagues, sur les flots agités des mers, que le bonheur varie et ne peut s'arrêter; c'est aussi sur la terre, si ferme qu'elle soit sur ses vieux et éternels fondements. Cette nouvelle paix me donne des inquiétudes, je ne puis m'y confier avec joie. Je ne voudrais pas construire ma cabane sur la lave vomie par le volcan. Les ravages de la haine ont pénétré trop avant, et il est arrivé des choses trop graves pour qu'elles puissent être pardonnées et oubliées. Je n'ai pas encore vu la fin. Mes rêves et mes pressentiments m'épouvantent, et ma bouche n'ose pas dire ce que je prévois. Mais je n'aime pas ce mystère, cet hyménée sans bénédiction, ces sentiers obscurs et tortueux de l'amour, et ce téméraire larcin du cloître. Ce qui est bien suit la droite voie, et la mauvaise semence produit de mauvais fruits.

Bérenger.

Ce fut aussi, comme nous le savons, par un enlèvement que l'épouse de notre ancien prince fut forcée d'entrer dans un lit criminel; car elle avait été choisie par le père, et l'aïeul lança dans sa colère sa terrible malédiction sur cet hyménée coupable. Des crimes sans nom, de noirs forfaits sont cachés dans cette maison.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Oui, le début est mauvais, et cela finira mal, croyez-moi; car tout crime commis dans une rage aveugle doit être expié. Ce n'est pas l'effet du hasard, ni d'un destin aveugle, si ces frères vont se détruire dans leur fureur. Le sein de leur mère a été maudit, elle devait enfanter la haine et la guerre. Mais je dois cacher tout cela et me taire. Les dieux ven-

geurs agissent en silence ; il sera temps de déplorer ces catastrophes lorsqu'elles s'approcheront et se manifesteront.

(*Le chœur sort.*)

La scène change et représente un jardin d'où l'on voit la mer.

BÉATRIX *sort d'un pavillon du jardin, va et vient avec inquiétude, regarde de tous côtés, puis tout à coup s'arrête.* Ce n'est pas lui ; c'est le souffle du vent qui murmure à travers les cimes des pins. Déjà le soleil se penche à l'horizon, les heures s'en vont d'un pas lent, et je me sens saisie d'un sentiment de terreur. Ce silence même et cette solitude m'effrayent. Aussi loin que mes regards s'étendent, rien ne se montre à moi. Il me laisse ici languir dans mon angoisse.

J'entends près d'ici le bruit et le mouvement de la foule dans la cité, semblable à une cascade écumante. Dans le lointain j'entends la mer immense, dont les vagues frappent avec un bruit sourd ses rivages. Tout jette l'épouvante dans mon âme. Je me sens faible au milieu de cette terrible grandeur, et, comme la feuille détachée de l'arbre, je me perds dans l'espace infini.

Pourquoi ai-je quitté ma paisible cellule ? Là je vivais sans regret et sans désir. Mon cœur était tranquille comme la verdure de la prairie ; il était sans désir, mais non pas sans joie. Maintenant le flot de la vie m'entraîne, le monde me saisit dans ses bras de géant. J'ai rompu mes premiers liens, et je me suis fiée au gage frivole d'un serment.

Où était ma raison ? Qu'ai-je fait? Une aveugle illusion m'a trompée et égarée. J'ai déchiré le voile de ma chaste jeunesse, j'ai franchi les portes de ma pieuse cellule. Ai-je donc été aveuglément enlacée par la magie de l'enfer? J'ai suivi dans ma coupable fuite un homme, un ravisseur audacieux. Oh ! viens, mon bien-aimé ! Où es-tu ? et pourquoi ce retard ? Délivre, délivre

mon âme de sa lutte. Le repentir me ronge, la douleur s'empare de moi; que ta présence chérie rassure mon cœur!

Et ne devais-je pas m'abandonner au seul homme qui se soit attaché à moi? Car moi j'ai été jetée dans la vie comme une étrangère, et de bonne heure un destin rigoureux, dont je n'ose pas même soulever le voile, m'a arrachée du sein maternel. Je n'ai vu qu'une fois celle qui m'a enfantée, et son image s'est évanouie à mes yeux comme un songe.

Ainsi je grandissais paisible dans ce séjour de calme; j'étais à l'époque ardente de la vie accompagnée par des ombres. Tout à coup il paraît à la porte du cloître avec la beauté d'un dieu et l'air viril d'un héros. Oh! nulle parole ne peut exprimer mon émotion; il s'avance vers moi comme un habitant d'un autre monde, et à l'instant le lien est formé, un lien qui semblait avoir toujours existé, et que les hommes ne rompront pas.

Pardonne, toi qui m'as donné le jour, si, devançant l'heure fatale, j'ai de ma propre main saisi mon sort. Je ne l'ai pas choisi librement, c'est lui qui est venu me trouver. Le dieu pénètre à travers les portes fermées, il s'ouvre une route dans la tour de Danaé, et le destin ne perd pas sa victime. Fût-elle attachée à des rochers déserts, ou aux colonnes de l'Atlas qui portent le ciel, un coursier ailé ira bien l'atteindre.

Je ne veux plus regarder en arrière, je ne regrette plus ma retraite. J'aime et je veux me fier à l'amour. Y a-t-il un plus grand bonheur que celui de l'amour? Je me contente de mon sort. Je ne connais pas les autres joies de la vie. Je ne connais pas et ne veux jamais connaître ceux qui se nomment les auteurs de mes jours, s'ils doivent, mon bien-aimé, me séparer de toi. Je veux être à jamais une énigme pour moi-même. J'en sais assez. Je vis pour toi. (*Avec une attention croissante.*) Écoutons, c'est le son de sa voix chérie. Non,

c'est l'écho du bruit sourd de la mer qui se brise sur le rivage. Ce n'est pas mon bien-aimé. Malheur à moi! Où est-il? Un frisson glacial me saisit. Le soleil s'abaisse de plus en plus. Ce lieu devient de plus en plus solitaire, et mon cœur plus lourd. Où s'arrête-t-il donc? (*Elle va et vient avec inquiétude.*) Je n'ose porter mes pas hors des murs paisibles de ce jardin. La terreur s'empara de moi quand j'osai pénétrer dans l'église prochaine. Quand l'heure de la prière a sonné, une force puissante, qui dominait le fond de mon âme, me poussait à m'en aller m'agenouiller dans le saint lieu, à invoquer la mère de Dieu. Je n'ai pu résister.

Si j'étais surveillée par un espion? Le monde est plein d'ennemis. La ruse pose sur tous les sentiers ses piéges trompeurs pour trahir la pieuse innocence. J'en ai déjà fait la cruelle expérience le jour où, dans ma hardiesse coupable, je m'avançai hors de l'enceinte du cloître pour voir une foule étrangère. C'était pendant la solennité des funérailles du prince. Je payai cher ma témérité. Dieu seul m'a préservée... Quand ce jeune homme, cet étranger, s'approcha de moi avec des yeux enflammés et un regard qui m'effrayait, qui pénétrait dans mon sein et semblait lire au fond de mon cœur... A cette pensée, le frisson de l'effroi glace encore ma poitrine. Jamais, jamais je ne puis plonger mes regards dans ceux de mon bien-aimé, quand je songe à cette faute secrète. (*Elle écoute.*) Des voix dans le jardin! C'est lui, c'est mon bien-aimé! c'est lui-même. Maintenant, nulle illusion ne trompe mon oreille. Il vient, il approche. Volons dans ses bras, sur son cœur. (*Elle court les bras étendus au fond du jardin. Don César s'avance vers elle.*)

DON CÉSAR, BÉATRIX, LE CHŒUR.

BÉATRIX *recule avec terreur.* Malheureuse! que vois-je? (*En cet instant le chœur s'avance.*)

DON CÉSAR. Douce beauté, ne craignez rien. (*Au chœur.*) Le rude aspect de vos armes effraye cette tendre jeune fille. Retirez-vous et restez à une distance respectueuse. (*A Béatrix.*) Ne craignez rien, la pudeur craintive et la beauté me sont sacrées. (*Le chœur s'est retiré. Il s'approche d'elle et lui prend la main.*) Où étais-tu? Quel dieu t'a ravie et t'a cachée si longtemps? Je t'ai cherchée, je t'ai poursuivie. Dans mes rêves et dans mes veilles, tu étais l'unique sentiment de mon cœur, depuis le moment où, aux funérailles du prince, je t'ai aperçue pour la première fois comme un ange de lumière. Tu n'as pas pu te dissimuler l'empire que tu exerçais sur moi. Le feu de mes regards, l'émotion de ma voix et ma main qui tremblait dans la tienne te l'ont assez appris. L'austère majesté du lieu m'interdisait un aveu plus prononcé. La célébration de la messe m'appelait à la prière, et quand je me relevai, au premier regard que je jetai sur toi, tu fus ravie à mes yeux; mais tu retins mon cœur enchaîné avec toutes ses forces par la magie d'un lien puissant. Depuis ce jour, je te cherche sans relâche dans toutes les églises, à la porte de tous les palais, dans tous les lieux publics et secrets où l'innocence peut se montrer. J'ai répandu partout mes émissaires; mais tous mes soins restèrent inutiles, jusqu'à ce jour enfin où, conduite par un dieu, la vigilance d'un de mes serviteurs t'a découverte dans l'église voisine. (*Béatrix, qui pendant tout ce temps était restée tremblante, détourne la tête et fait un mouvement d'effroi.*) Je te retrouve donc, et mon âme abandonnera mon corps avant que je te quitte; et pour enchaîner le hasard, pour me préserver du démon, je t'adresse à tous ces témoins comme mon épouse et je te donne pour garant ma main de chevalier. (*Il la place devans le chœur.*) Je ne veux pas chercher qui tu es, je te veux pour toi-même, et je ne demande rien aux autres. Ton premier regard m'a assuré que ton âme est pure comme ton origine, et,

quand tu serais de l'extraction la plus obscure, je ne t'en aimerai pas moins. J'ai perdu la liberté de choisir. Sache que je suis maître de mes actions, et assez haut placé dans le monde pour élever d'un bras puissant celle que j'aime jusqu'à moi. Je suis don César, et dans cette ville de Messine nul n'est plus grand que moi. (*Béatrix tremble de nouveau; il s'en aperçoit, et continue après un moment de silence.*) J'aime ta surprise et ton modeste silence; l'humble pudeur couronne tes attraits. La beauté s'ignore elle-même et s'effraye de son propre pouvoir. Je sors, et je te livre à toi-même pour que ton esprit revienne de sa terreur; car l'impression d'un bonheur nouveau donne aussi de l'effroi. (*Au chœur.*) Dès ce moment, honorez-la comme une fiancée et comme votre princesse. Apprenez-lui la grandeur de son sort. Bientôt moi-même je reviendrai la chercher avec un appareil digne d'elle et de moi. (*Il sort.*)

BÉATRIX *et* LE CHŒUR.

LE CHŒUR. *Bohemund.* Salut à toi, jeune fille, aimable souveraine! Tu triomphes, la couronne est à toi. Je te salue, toi qui perpétueras cette race, heureuse mère de héros futurs!

Roger.

Trois fois salut! Sous d'heureux auspices tu entres avec joie dans une maison de bonheur, favorisée par les dieux, ornée des couronnes de la gloire, et où le sceptre d'or, par une succession constante, passe des aïeux à leurs fils.

Bohemund.

Les dieux domestiques et les ancêtres nobles et vénérés de cette maison vont se réjouir de ton aimable venue. Sur le seuil, tu seras reçue par Hébé, dont la jeunesse refleurit toujours; par la Victoire brillante, cette déesse ailée qui repose dans la main du Dieu suprême, et que son vol conduit au triomphe.

Roger.

Jamais la couronne de la beauté ne sortit de cette race. Chaque princesse donna à celle qui lui succédait la ceinture des grâces et le voile de la modestie. Mais voici ce que j'ai vu de plus beau, la plus belle des filles, quand la mère est encore dans la fleur de sa beauté.

BÉATRIX, *se réveillant de sa terreur.* Malheureuse ! dans quelles mains le sort m'a-t-il jetée ? De tous les êtres vivants, c'est là celui que je devais le plus redouter. Maintenant je comprends le frémissement, l'effroi mystérieux qui me faisait trembler quand on prononçait le nom de cette race terrible qui se hait elle-même, qui se déchire, qui s'acharne avec fureur contre son propre sein. J'ai souvent entendu parler avec horreur de cette haine envenimée des deux frères, et maintenant un sort épouvantable me jette, moi malheureuse, moi sans appui, dans le tourbillon de cette haine, de cette fatalité. (*Elle fuit dans le pavillon du jardin.*)

LE CHŒUR. *Bohemund.* Je porte envie aux heureux fils des dieux, aux maîtres fortunés du pouvoir. Ce qu'il y a de plus précieux est toujours leur partage, et ce sont eux qui cueillent la fleur de tout ce que les mortels estiment de plus grand et de plus beau.

Roger.

Quand le pêcheur plonge dans les eaux pour recueillir des perles, la plus belle est pour eux : pour eux aussi la meilleure part de la récolte obtenue par un travail commun. Que les serviteurs s'accommodent de leur portion, la première est pour le seigneur.

Bohemund.

Je lui abandonne ses autres avantages ; mais je lui envie son privilége le plus précieux, celui de pouvoir choisir parmi les fleurs de la beauté. Ce qui charme le regards de tous, il le possède pour lui seul.

Roger.

Le corsaire s'élance avec l'épée sur le rivage. Dans sa nocturne invasion, il emmène les hommes et les femmes, il assouvit son désir brutal ; mais il n'ose toucher à la plus belle; elle est pour le roi.

Bohemund.

Maintenant allons garder l'entrée et le seuil de cette sainte retraite, afin qu'aucun profane ne pénètre dans ce mystère, et que nous méritions les éloges du maître qui nous a confié ce qu'il a de plus précieux. (*Le chœur se retire vers le fond du théâtre.*)

La scène change et représente une salle dans l'intérieur d'un palais.

DONA ISABELLE, DON MANUEL, DON CÉSAR.

ISABELLE. Enfin, le voilà venu ce jour solennel, tant désiré et si vivement attendu. Je vois mes fils unis par le cœur ; je joins leurs mains l'une à l'autre, et, pour la première fois dans cette réunion intime, votre heureuse mère peut ouvrir son cœur. Loin de nous est cette foule grossière de témoins qui se plaçait toujours entre vous et moi, toute prête à combattre. Le bruit des armes n'effraye plus mon oreille. Telle la troupe nocturne des hiboux, habitants d'une maison en ruines, quitte son vieux repaire et s'enfuit comme un noir essaim qui obscurcit la clarté du jour, lorsque l'ancien possesseur, longtemps exilé, revient avec un joyeux appareil construire un nouvel édifice, — telle la vieille haine s'enfuit avec son ténébreux cortége. Le soupçon au regard creux, l'envie au visage pâle et la méchanceté hideuse, quittent nos portes pour se rendre en murmurant dans l'enfer, et la confiance et la douce concorde reviennent en souriant avec la paix. (*Elle s'arrête un moment.*) Mais ce n'est pas assez que ce jour vous rende un frère à chacun, il vous donne une sœur.

Vous êtes étonnés, vous me regardez avec surprise. Oui, mes fils, il est temps que je rompe le silence, que je brise le sceau d'un secret longtemps caché. J'ai donné aussi une fille à votre père ; vous avez une jeune sœur et vous l'embrasserez aujourd'hui.

DON CÉSAR. Que dis-tu, ma mère? Nous avons une sœur, et jamais nous n'avions entendu parler d'elle !

DON MANUEL. Nous avons bien entendu dire dans notre joyeuse enfance qu'une sœur nous était née ; mais on racontait que la mort l'avait enlevée au berceau.

ISABELLE. On se trompait ; elle vit.

DON CÉSAR. Elle vit, et tu l'as cachée !

ISABELLE. Je vous dirai les motifs de mon silence. Sachez ce qui s'est fait autrefois et quels en sont les fruits aujourd'hui. Vous étiez encore enfants, déjà cette déplorable antipathie, qui ne doit plus jamais renaître, vous divisait et jetait la tristesse dans le cœur de vos parents. Votre père eut un jour un rêve étrange ; il lui sembla voir sortir de sa couche nuptiale deux lauriers qui entrelaçaient leurs épais rameaux ; entre les deux s'élevait un lis qui devint une flamme, qui dévora les branches épaisses des lauriers, et qui, s'élançant avec fureur vers la voûte, embrasa et consuma en un instant dans un épouvantable incendie le palais tout entier. Effrayé de cette étonnante apparition, votre père consulta un astrologue arabe qui était son oracle, et en qui il mettait plus de confiance que je n'aurais voulu. L'Arabe déclara que si j'enfantais une fille, elle donnerait la mort à ses deux frères et que toute sa race périrait par elle. Je devins mère d'une fille ; votre père donna l'ordre cruel de la précipiter dans la mer. J'éludai cet arrêt de mort, et, par les soins discrets d'un serviteur fidèle, je gardai ma fille.

DON CÉSAR. Béni soit celui qui t'a prêté son assistance ! La prudence ne manque jamais à l'amour d'une mère.

ISABELLE. Ce n'était pas seulement la voix de l'amour

maternel qui m'engageait à épargner mon enfant ; j'avais eu aussi un rêve merveilleux et prophétique quand mon sein portait cette fille. Je vis un enfant, beau comme le dieu de l'amour, qui jouait sur le gazon. Un lion sortit de la forêt, portant dans sa gueule ensanglantée la proie qu'il venait de saisir, et vint avec douceur la déposer sur le sein de l'enfant ; un aigle planant dans les airs s'abattit, tenant entre ses serres un chevreau tremblant, et vint avec douceur le déposer sur le sein de l'enfant, et l'aigle et le lion, calmes et soumis, se placèrent aux pieds de l'enfant. Le sens de cette vision me fut expliqué par un moine, un homme aimé de Dieu, auprès duquel, dans toutes les souffrances de ce monde, mon cœur a toujours trouvé une consolation et un conseil. Il me dit que j'enfanterais une fille qui changerait en un sentiment d'amour ardent l'esprit belliqueux de mes fils. Je recueillis cette parole dans mon âme, me fiant plus au Dieu de vérité qu'à l'esprit de mensonge. Je sauvai cette enfant de divine promesse, cette fille de bénédiction, gage de mon espoir, qui devait être pour moi l'instrument de la paix quand votre haine s'accroissait sans cesse.

DON MANUEL, *embrassant son frère.* Notre sœur n'est plus nécessaire pour former le lien de notre amour, mais elle le resserrera davantage.

ISABELLE. Je l'ai placée dans une retraite cachée ; elle a été élevée mystérieusement loin de mes yeux par une main étrangère. Je me suis privée du bonheur ardemment désiré de la voir ; car je craignais la sévérité de son père, qui, tourmenté sans cesse par une sombre méfiance, mettait des espions sur tous mes pas.

DON CÉSAR. Depuis trois mois notre père repose dans le tombeau. Qui a pu t'empêcher, ô ma mère ! de montrer au jour celle qui resta longtemps cachée et de réjouir nos cœurs ?

ISABELLE. Quel autre motif que vos malheureuses dis-

cordes, dont rien ne pouvait éteindre la rage, et qui, s'enflammant sur la tombe de votre père à peine expiré, n'offraient aucun moyen de réconciliation ? Pouvais-je placer votre sœur entre vos épées cruelles ? Pouviez-vous, au milieu de l'orage, entendre la voix de votre mère, et devais-je exposer avant le temps à la fureur de votre haine ce gage d'une paix chérie, cette dernière ancre de mon pieux espoir ? Il fallait d'abord que vous vinssiez à vous regarder comme frères, avant de placer entre vous cette sœur comme un ange de paix. Maintenant je le puis et je vais vous l'amener. J'ai envoyé mon vieux serviteur, et à chaque instant j'attends son retour ; il doit l'enlever à sa paisible retraite et la conduire sur le cœur d'une mère et dans les bras de ses frères.

DON MANUEL. Elle n'est pas la seule que tu presseras aujourd'hui dans tes bras maternels. La joie entre par toutes les portes, et ce palais désert va devenir le séjour des grâces charmantes. Maintenant, ma mère, apprends aussi mon secret. Tu me donnes une sœur, moi je veux t'offrir une seconde fille chérie. Oui, ma mère, bénis ton fils, mon cœur a trouvé, a choisi celle qui doit être la compagne de ma vie. Avant que le soleil ait quitté l'horizon, j'amènerai à tes pieds l'épouse de don Manuel.

ISABELLE. Je presserai avec joie sur mon sein celle qui doit rendre heureux mon premier-né. Que la joie naisse sur ses pas, que toutes les fleurs de la vie et toutes les satisfactions récompensent le fils qui me rend la plus glorieuse des mères.

DON CÉSAR. Ne répands pas, ô ma mère ! toutes les bénédictions sur ton premier-né. Si tu bénis l'amour, je t'amènerai aussi une fille digne d'une telle mère. Elle m'a appris les sentiments nouveaux de l'amour. Avant que le jour soit fini, don César te présentera son épouse.

DON MANUEL. Puissance souveraine et divine de l'a-

mour, c'est à juste titre qu'on te nomme la reine des âmes. Les éléments te sont soumis ; tu peux rapprocher les sentiments les plus hostiles ; tout ce qui vit reconnaît ton pouvoir. Tu as vaincu la nature violente de mon frère qui, jusqu'à présent, était resté inflexible. (*Il embrasse don César.*) Maintenant je crois à ton cœur et je te presse avec espoir sur mon sein fraternel. Je ne doute plus de toi, car tu peux aimer.

ISABELLE. Que ce jour soit trois fois béni ! il a délivré en un instant de tous ses chagrins mon cœur oppressé. Je vois ma race appuyée sur des bases solides, et je puis regarder avec satisfaction dans l'immensité du temps. Hier encore, couverte du voile des veuves, délaissée, sans enfants, pareille à une morte, j'étais seule dans ces salles désertes, et aujourd'hui trois filles dans la fleur de la jeunesse se placent à mes côtés. Y a t-il, parmi toutes les femmes qui ont enfanté, une mère dont le bonheur puisse être comparé au mien ? Cependant quel prince voisin de notre pays nous donne ses royales filles ? On ne m'a parlé d'aucune, et mes fils n'ont pu faire un choix indigne.

DON MANUEL. Aujourd'hui, ma mère, ne me demande pas de soulever le voile de mon bonheur. Le jour approche qui doit tout révéler. Ma fiancée se présentera d'elle-même. Sois assurée que tu la trouveras digne de toi.

ISABELLE. Je reconnais dans l'aîné de mes fils l'esprit et le caractère de son père. Il aimait ainsi à former ses projets au dedans de lui-même, à assurer dans son cœur silencieux ses résolutions inébranlables. Je t'accorde volontiers ce bref délai; mais mon fils César, j'en suis sûre, va me nommer sa royale fiancée.

DON CÉSAR. Il n'est pas dans mon caractère de me cacher mystérieusement; je porte mes sentiments écrits en toute liberté sur mon front. Mais ce que tu désires savoir de moi, permets, ma mère, que je te l'avoue franchement, moi-même je ne l'ai pas encore demandé.

Demande-t-on d'où viennent les rayons enflammés du soleil? En éclairant le monde, ils se révèlent assez, leur lumière témoigne qu'ils proviennent de la lumière. J'ai lu dans les yeux de ma fiancée, j'ai pénétré dans le fond de son cœur ; je connais cette perle à son pur éclat, mais je ne puis te dire son nom.

ISABELLE. Quoi ! don César? Explique-toi. Tu t'es abandonné à la force de ton premier sentiment d'amour comme à la voix de Dieu. J'attendais de toi la vivacité de la jeunesse, mais non pas l'aveuglement d'un enfant. Dis-nous ce qui a déterminé ton choix.

DON CÉSAR. Mon choix, ma mère ? Lorsque la puissance de la destinée entraîne l'homme à l'heure fatale, est-ce un choix ? Je n'allais pas chercher une fiancée, et vraiment une telle idée ne pouvait me venir dans la maison de la mort. C'est là que j'ai trouvé celle que je ne cherchais pas. Jusqu'alors la race légère des femmes m'avait été indifférente et n'avait pu m'émouvoir, car je n'en voyais pas une semblable à toi, ma mère, que j'honore comme l'image de Dieu. C'était aux tristes funérailles de mon père ; nous étions cachés dans la foule ; car tu te rappelles que, dans ta prudence, tu nous avais ordonné de prendre un vêtement inconnu, afin que la violence de notre haine ne troublât pas avec fracas la dignité de cette cérémonie. Le vaisseau de l'église était tendu de noir ; vingt statues, portant des flambeaux à la main, entouraient l'autel devant lequel était placé le cercueil, recouvert de la croix blanche et du drap mortuaire. Sur ce cercueil on voyait le bâton du commandement, la couronne royale, les éperons d'or, insignes du chevalier, et l'épée avec sa poignée ornée de diamants. Tout le peuple était dévotement à genoux. Du haut du chœur l'orgue invisible se fit entendre, et les chants furent entonnés par plus de cent voix. Tandis que les hymnes continuaient, le cercueil descendit lentement avec le corps qu'il renfer-

mait vers la demeure souterraine, dont l'ouverture était cachée par le drap mortuaire. Les terrestres ornements restèrent sur la terre ; ils ne devaient pas accompagner le mort dans sa profonde demeure. Cependant, porté avec des chants sur les ailes des séraphins, l'âme délivrée s'envolait en haut, cherchant le refuge du ciel et de la grâce divine. Je rappelle, ma mère, tout ceci à ton souvenir, et je le décris en détail, pour que tu voies si dans ce moment j'avais dans le cœur un désir mondain, et c'est cette heure grave et solennelle que l'arbitre de ma vie choisit pour me pénétrer d'un rayon de l'amour. Comment cela est-il arrivé ? Je me le demande en vain à moi-même.

ISABELLE. Achève ; je veux tout savoir.

DON CÉSAR. D'où elle venait et comment elle s'est trouvée près de moi, ne me le demandez pas. Quand j'ai détourné les yeux, elle était à mes côtés ; à son approche, je fus saisi jusqu'au fond de l'âme d'une impression confuse, mais puissante et merveilleuse. Ce n'était pas la douceur enchanteresse de son sourire, la beauté de ses traits, ni la grâce de sa forme divine ; c'était une voix intime et profonde qui s'emparait de moi avec une force céleste, comme un pouvoir magique qu'on ne peut comprendre. Nos âmes semblèrent se toucher sans s'être communiquées, sans qu'une parole eût été prononcée. Quand je respirai l'air qu'elle respirait, elle m'était étrangère, et pourtant je la connaissais intérieurement, et tout à coup j'entendis distinctement en mon âme : C'est elle, ou quelle autre sur la terre ?

DON MANUEL *l'interrompt avec vivacité*. C'est bien là l'éclair divin et sacré de l'amour qui frappe le cœur, l'atteint, l'enflamme. Quand deux âmes parentes se rencontrent, alors on ne peut plus ni choisir ni résister ; l'homme ne dénoue pas ce que le ciel a lié. Je suis comme mon frère. Ce qu'il vient de raconter est ma propre histoire, et je dois l'en remercier ; il a d'une

main heureuse levé le voile qui couvrait le sentiment confus que j'éprouve.

ISABELLE. Je le vois, mes enfants suivent leur destinée à travers leur propre route. Le torrent fougueux qui tombe des montagnes se creuse son lit, s'ouvre son chemin, sans chercher la route régulière que la prudence lui avait tracée. Je me soumets. Que pourrais-je faire? La main puissante et inflexible des dieux tisse la destinée confuse de ma maison. Le cœur de mes fils est le gage de mon espoir; leur naissance est noble et leurs pensées doivent l'être.

ISABELLE, DON MANUEL, DON CÉSAR. DIÉGO *se montre à la porte.*

ISABELLE. Voyez. Voici mon fidèle serviteur. Approche, approche, honnête Diégo. Où est mon enfant?... Ils savent tout, il n'y a plus de mystère. Où est-elle? parle, ne le cache pas plus longtemps. Nous sommes préparés à soutenir la plus grande joie. Viens. (*Elle veut s'avancer avec lui vers la porte.*) Qu'est-ce? Comment! tu hésites, tu te tais; ton regard ne m'annonce rien de bon. Qu'y a-t-il? Parle. Un frisson me saisit. Où est-elle? où est Béatrix? (*Elle veut sortir.*)

DON MANUEL, *à part avec surprise.* Béatrix!...

DIÉGO *la retient.* Restez.

ISABELLE. Où est-elle? Cette anxiété me tue.

DIÉGO. Elle n'est pas avec moi. Je ne vous ramène pas votre fille.

ISABELLE. Qu'est-il arrivé? Au nom de tous les saints, parle!

DON CÉSAR. Où est ma sœur, malheureux? Parle.

DIÉGO. Elle est enlevée, emmenée par les corsaires. Oh! pourquoi ai-je vu ce jour?

DON MANUEL. Remettez-vous, ma mère.

DON CÉSAR. Du courage! Contenez-vous jusqu'à ce que vous ayez tout appris.

DIÉGO. J'ai parcouru rapidement, comme vous me l'aviez ordonné, le chemin qui conduit au couvent, que j'avais suivi tant de fois et que j'espérais suivre pour la dernière. La joie me donnait des ailes...

DON CÉSAR. Au fait.

DON MANUEL. Parle.

DIÉGO. J'arrive dans cette cour du couvent que je connais si bien ; je demande votre fille ; je vois l'expression de l'effroi dans tous les regards, et j'apprends avec horreur cette catastrophe. (*Isabelle tombe pâle et tremblante sur un fauteuil ; don Manuel s'empresse auprès d'elle.*)

DON CÉSAR. Et les Maures, dis-tu, l'ont enlevée? A-t-on vu les Maures? Qui a été témoin de ce fait?

DIÉGO. On a vu un navire de corsaires maures qui ont jeté l'ancre dans une baie voisine du couvent.

DON CÉSAR. Plus d'un navire se réfugie dans cette baie pour échapper à la fureur de l'ouragan. Où est ce vaisseau?

DIÉGO. On l'a vu ce matin en pleine mer, gagnant le large à force de voiles.

DON CÉSAR. A-t-on entendu parler d'un autre brigandage? Les Maures ne se contentent pas d'une seule proie.

DIÉGO. Ils se sont emparés avec violence des troudeaux de bœufs qui paissaient dans cet endroit.

DON CÉSAR. Comment les brigands ont-ils pu commettre leur vol dans l'intérieur d'un cloître bien fermé?

DIÉGO. Les murs du jardin de ce cloître sont faciles à franchir avec une échelle.

DON CÉSAR. Comment sont-ils entrés dans l'intérieur des cellules? car les pieuses nonnes sont soumises à une discipline rigoureuse.

DIÉGO. Celles qui ne sont pas encore liées par des vœux peuvent se promener en liberté.

DON CÉSAR. Usait-elle souvent de la liberté qui lui était accordée ? Dis-moi cela.

DIÉGO. Souvent on la voyait chercher la solitude du jardin ; seulement elle n'est pas revenue.

DON CÉSAR, *après un moment de réflexion.* Enlevée, dis-tu ? S'il était facile aux brigands de l'enlever, elle a pu aussi prendre la fuite.

ISABELLE *se lève.* C'est la violence, c'est un rapt criminel. Ma fille ne pouvait oublier son devoir au point de suivre librement un ravisseur. Don Manuel, don César, je devais aujourd'hui vous donner une sœur, maintenant il faut que je la doive à votre bras héroïque. Déployez votre courage. Mes fils, vous ne pouvez souffrir paisiblement que votre sœur soit la proie d'un voleur audacieux. Prenez les armes, équipez des navires, parcourez toute la côte, poursuivez les brigands sur toutes les mers, votre sœur vous est enlevée.

DON CÉSAR. Adieu, je vole à la découverte et à la vengeance. (*Il sort.*)

DON MANUEL, *se réveillant d'une distraction profonde, se tourne avec inquiétude vers Diégo.* Quand dis-tu qu'elle a disparu ?

DIÉGO. Depuis ce matin on ne l'a pas revue.

DON MANUEL, *à dona Isabelle.* Et ta fille se nomme Béatrix ?

ISABELLE. C'est là son nom. Hâte-toi, plus de questions.

DON MANUEL. Encore une chose, ma mère, dis-la-moi.

ISABELLE. Hâte-toi d'agir. Suis l'exemple de ton frère.

DON MANUEL. Dans quelle contrée, je t'en conjure...

ISABELLE, *le pressant de partir.* Vois mes larmes, mon angoisse mortelle.

DON MANUEL. Dans quelle contrée la tenais-tu cachée ?

ISABELLE. Oh ! elle n'était pas cachée au centre de la terre.

DIÉGO. Une crainte subite me saisit.

DON MANUEL. La crainte ! Et pourquoi ? Dis ce que tu sais.

DIÉGO. Je crains d'avoir été la cause innocente de son enlèvement.

ISABELLE. Malheureux ! dis-nous ce qui est arrivé !

DIÉGO. Je vous l'avais caché, princesse, pour épargner quelque souci à votre cœur maternel. Le jour où le prince fut enseveli, tout le peuple, avide de nouveauté, se pressait à cette triste solennité. La nouvelle en était venue jusqu'aux murs du cloître. Votre fille me conjura avec des instances réitérées, de lui laisser voir cette cérémonie. Moi, malheureux, je me laissai fléchir. Elle s'enveloppa d'un vêtement de deuil, et fut ainsi témoin des funérailles. Je crains que dans la foule, qui accourait là de toutes parts, elle n'ait été exposée aux regards du corsaire, car nul vêtement ne cache l'éclat de sa beauté.

DON MANUEL, *à part et rassuré*. Heureuses paroles qui soulagent mon cœur ! Ce n'est pas elle : ce qu'il dit ne se rapporte pas à elle.

ISABELLE. Vieillard insensé ! ainsi tu m'as trahie ?

DIÉGO. Princesse, je croyais bien faire, je croyais reconnaître dans ce désir la voix de la nature, la force du sang. Je pensais que c'était l'œuvre même du ciel, qui, par une secrète et tendre impulsion, conduisait la fille sur le tombeau de son père. J'ai voulu céder au pieux devoir qu'elle avait droit d'accomplir. Ainsi, par de bonnes intentions, j'ai mal agi.

DON MANUEL, *à part*. Pourquoi rester ici dans les tourments du doute et de la crainte ? Je vais sur-le-champ trouver la lumière et la certitude. (*Il veut sortir.*)

DON CÉSAR *revient*. Arrête, don Manuel, je veux te suivre.

DON MANUEL. Ne me suis pas, reste. Que personne ne me suive.

DON CÉSAR *le regarde avec surprise.* Qu'est-il arrivé à mon frère ? Dis-le moi, ma mère.

ISABELLE. Je l'ignore; je ne le reconnais plus.

DON CÉSAR. Tu me vois revenir, ma mère ; car, dans l'ardeur de mon zèle, j'ai oublié de te demander un signe pour me faire reconnaître ma sœur. Comment retrouver ses traces avant de savoir dans quel lieu les brigands l'ont enlevée ? Nomme-moi le cloître où elle était cachée.

ISABELLE. Il est consacré à sainte Cécile. La forêt qui s'étend sur les pentes de l'Etna le couvre comme pour en faire l'asile silencieux des âmes.

DON CÉSAR. Aie bon courage ! fie-toi à tes fils. Je te ramènerai notre sœur, dussé-je la chercher sur toutes les mers et dans toutes les contrées ! Il y a cependant, ma mère, une chose qui m'afflige. J'ai laissé ma fiancée sous une protection étrangère. Je ne puis confier qu'à toi ce précieux dépôt; je vais te l'envoyer, tu la verras, et dans ses bras, sur son tendre cœur, tu oublieras tes inquiétudes et tes souffrances.

ISABELLE. Quand cessera enfin l'antique malédiction qui pèse sur cette maison? Un génie perfide se joue de mes espérances, et sa rage envieuse ne s'apaise jamais. Je me croyais si près du port, je me confiais avec tant de sécurité au gage de bonheur, je croyais toutes les tempêtes assoupies, et déjà, d'un regard joyeux, je voyais la terre éclairée par les rayons du soleil couchant, et voilà qu'une tempête s'élève dans le ciel serein, et me force à lutter encore contre les vagues. (*Elle se retire dans l'intérieur du palais. Diégo la suit.*)

La scène représente le jardin.

LES DEUX CHŒURS, *puis* BÉATRIX.

Le chœur de don Manuel s'avance dans un appareil de fête, orné de guirlandes, portant la parure de fiancée qui a été décrite plus haut. Le chœur de don César veut lui interdire l'entrée.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Tu feras bien de quitter ce lieu.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Je le quitterai si de plus vaillants l'exigent.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Tu devrais remarquer que ta présence est importune.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Puisque cela te déplaît, je reste.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Voici mon poste. Qui ose m'arrêter?

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Moi je puis le faire : je commande ici.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* C'est mon maître, don Manuel, qui m'envoie.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Et moi je reste ici par l'ordre de mon maître.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Le plus jeune doit céder à l'aîné.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Le monde appartient au premier occupant.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Va, toi que je hais, quitte le terrain.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Non pas avant d'avoir mesuré nos épées.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Te trouverai-je partout sur mon chemin ?

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Partout où cela me plaît, je puis te braver.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Qu'as-tu donc à écouter ici et à épier?

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Qu'as-tu à demander et à prescrire?

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Je ne suis pas ici pour te parler et te répondre.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Et moi je ne daigne pas te parler.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Jeune homme, tu dois du respect à mon âge.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Ma bravoure est éprouvée comme la tienne.

BÉATRIX *sort précipitamment.* Malheur à moi ! Que veulent ces hommes farouches ?

PREMIER CHŒUR. *Cajetan, au second.* Je te dédaigne, toi et ton air orgueilleux.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Le maître que je sers vaut mieux que le tien.

BÉATRIX. Oh ! malheureuse ! malheureuse ! s'il venait maintenant.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Tu mens : don Manuel l'emporte de beaucoup sur lui.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Mon maître a l'avantage dans chaque combat.

BÉATRIX. Il va venir; voici l'heure.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Si ce n'était par amour pour la paix, je me ferais rendre justice.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* C'est la crainte et non la paix qui t'arrête.

BÉATRIX. Oh ! que n'est-il à mille lieues d'ici !

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Je crains la loi et non la menace de ton regard.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Tu fais bien : la loi est l'appui du lâche.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Commence donc et je t'imiterai.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Le glaive est tiré.

BÉATRIX, *dans la plus vive anxiété.* Ils vont en venir aux mains; les épées brillent. O vous, puissances du ciel! retenez ses pas, placez-vous sur son chemin, imposez-lui des retards et des obstacles, mettez-lui aux pieds un réseau, afin qu'il n'arrive pas en ce moment. Saints anges que j'ai conjurés de l'amener ici, n'écoutez pas ma prière, emmenez-le bien loin, bien loin d'ici. (*Elle rentre au moment où les chœurs vont s'attaquer. Don Manuel paraît.*)

DON MANUEL, LE CHŒUR.

DON MANUEL. Que vois-je? arrêtez.

PREMIER CHŒUR, *au second. Cajetan, Bérenger, Manfred.* Avance! avance!

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund, Roger, Hippolyte.* A bas ces gens-là, à bas!

DON MANUEL *s'avance entre eux, l'épée nue.* Arrêtez!

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* C'est le prince!

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* C'est son frère. Paix!

DON MANUEL. J'étends roide mort sur la place le premier qui voudrait continuer le combat, et qui menacerait seulement du regard son adversaire... Êtes-vous en démence? Quel démon vous pousse à raviver les flammes de nos anciennes discordes, qui doivent être éteintes à tout jamais? Qui a commencé le combat? Parlez : je veux le savoir.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan, Bérenger.* Ils étaient ici...

DEUXIÈME CHŒUR. *Roger, Bohemund.* Ils venaient...

DON MANUEL, *au premier chœur.* Parle, toi.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Nous venions ici, mon prince, apporter les parures nuptiales, comme tu nous l'as ordonné. Préparés à une fête, comme tu le vois, et non pas au combat, nous suivions en paix notre chemin, ne pensant à aucune hostilité, et nous fiant à l'alliance jurée. Nous avons trouvé ceux-ci campés dans ce lieu comme des ennemis, et nous en défendant l'entrée avec violence.

DON MANUEL. Insensés! Nul asile n'est-il donc à l'abri de votre rage aveugle? Faut-il que votre haine pénètre jusque dans le séjour silencieux de l'innocence pour en troubler la paix? (*Au second chœur.*) Retire-toi; il y a ici des secrets qui ne permettent pas que tu restes ici. (*Voyant le chœur hésiter.*) Retire-toi: ton maître te l'ordonne par ma voix; car nous n'avons à présent qu'une âme et qu'une pensée. Mes ordres sont les siens. Va. (*Au premier chœur.*) Toi, demeure et garde l'entrée.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Que faire? Les princes sont réconciliés ; cela est certain ; et se jeter avec ardeur dans les querelles ou les combats des grands sans y être appelé, c'est souvent plus dangereux qu'utile. Car, lorsque les grands sont las de combattre, ils rejettent sur l'homme obscur qui les a servis sans défiance les apparences sanglantes du crime et se montrent sans tache. Laissons donc les princes s'accorder entre eux. Je pense qu'il est plus sage d'obéir. (*Le deuxième chœur se retire. Le premier se place au fond de la scène. Au même instant Béatrix paraît et se jette dans les bras de don Manuel.*)

BÉATRIX, DON MANUEL.

BÉATRIX. C'est toi ! je te revois donc. Cruel ! tu m'as laissée longtemps, bien longtemps languir. Tu m'as livrée à la crainte et à l'angoisse ; mais n'en parlons plus. Je te revois. Dans tes bras chéris est mon asile, ma protection contre tous les dangers. Viens : ils sont loin; nous pouvons fuir. Viens; ne perdons pas un instant. (*Elle veut l'entraîner et le regarde plus attentivement.*) Mais qu'as-tu donc? Pourquoi cet air froid et solennel? Tu t'arraches de mes bras comme si tu voulais t'éloigner de moi ! Je ne te reconnais plus. Est-ce bien don Manuel, mon époux, mon bien-aimé?

DON MANUEL. Béatrix!

BÉATRIX. Non, ne parle pas; ce n'est pas le temps de discourir. Partons au plus vite; viens; les moments sont précieux.

DON MANUEL. Reste: réponds-moi.

BÉATRIX. Partons, partons avant que ces hommes reviennent.

DON MANUEL. Reste; ces hommes ne peuvent nous nuire.

BÉATRIX Oh! tu ne les connais pas. Viens : fuyons.

DON MANUEL. Défendue par mon bras, que peux-tu craindre?

BÉATRIX. Oh! crois-moi, il y a ici des hommes puissants.

DON MANUEL. Nul, ô ma bien-aimée! n'est plus puissant que moi.

BÉATRIX. Toi seul contre un si grand nombre!

DON MANUEL. Moi seul! Ces hommes que tu crains...

BÉATRIX. Tu ne les connais pas, tu ne sais pas à qui ils obéissent.

DON MANUEL. Ils m'obéissent à moi, je suis leur souverain.

BÉATRIX. Tu es... Quel effroi traverse mon âme!

DON MANUEL. Apprends enfin, Béatrix, à me connaître. Je ne suis pas ce que je semblais être, un pauvre chevalier, un inconnu, un amant qui ne demandait que ton amour. Je t'ai caché qui je suis, quelle est mon origine, et quel est mon pouvoir.

BÉATRIX. Tu n'es pas don Manuel! Malheureuse! Qui es-tu?

DON MANUEL. Je me nomme don Manuel; mais je suis au-dessus de tous ceux qui portent ce nom dans cette ville. Je suis don Manuel, prince de Messine.

BÉATRIX. Tu serais don Manuel, frère de don César?

DON MANUEL. Don César est mon frère.

BÉATRIX. Il est ton frère?

DON MANUEL. Comment! cela t'effraye? Connais-tu

don César? Connais-tu encore quelqu'un de mon sang?

BÉATRIX. Tu es don Manuel qu'une haine irréconciliable et une lutte perpétuelle séparent de ton frère?

DON MANUEL. Nous sommes réconciliés. Dès aujourd'hui nous sommes frères non-seulement par la naissance, mais par le cœur.

BÉATRIX. Réconciliés dès aujourd'hui?

DON MANUEL. Parle. Que t'est-il arrivé? D'où vient cette émotion? Tu ne pouvais connaître ma famille que de nom. Sais-je tout ton secret? Ne m'as-tu rien caché? m'as-tu tout dit?

BEATRIX. A quoi penses-tu? Comment? Que pourrais-je avoir à t'avouer?

DON MANUEL. Tu ne m'as encore rien dit de ta mère. Qui est-elle? La reconnaîtrais-tu si je te la dépeignais, si je te la faisais voir?

BÉATRIX. Tu la connais, tu la connais, et tu me l'as caché?

DON MANUEL. Malheur à toi! malheur à moi! si je la connais.

BÉATRIX. Oh! son aspect est doux comme la lumière du soleil. Je la vois devant moi. Mes souvenirs se réveillent, et sa céleste figure semble surgir du fond de mon âme. Je vois ses boucles de cheveux noirs qui ombragent le noble contour de son cou d'ivoire. Je vois le cercle de son front sans tache et l'éclat de ses grands yeux limpides. Les sons touchants de sa voix éveillent en moi...

DON MANUEL. Malheur à moi! c'est elle que tu dépeins.

BÉATRIX. Et c'est elle que je fuis. Devais-je l'abandonner le matin même du jour qui devait à jamais me réunir à elle? Oh! je sacrifie pour toi ma mère même.

DON MANUEL. La princesse de Messine sera ta mère. Je vais te conduire vers elle, elle t'attend.

BÉATRIX. Que dis-tu? Ta mère est celle de don César? Tu veux me conduire à elle? Oh ! jamais ! jamais !

DON MANUEL. Tu trembles? Que signifie cette terreur? Ma mère n'est-elle pas une étrangère pour toi?

BÉATRIX. Ah! triste et fatale découverte ! Ah ! pourquoi ai-je vu ce jour !

DON MANUEL. Qui peut te causer une telle angoisse, quand tu me connais, quand tu trouves le prince dans l'inconnu?

BÉATRIX. Oh ! rends-moi l'inconnu. Je serais heureuse avec lui dans une île déserte.

DON CÉSAR, *derrière le théâtre*. Retirez-vous. Quelle est cette foule rassemblée ici?

BÉATRIX. Dieu ! cette voix ! Où me cacher?

DON MANUEL. Tu connais cette voix? Non, tu ne l'as jamais entendue et tu ne peux la reconnaître.

BÉATRIX. Viens, fuyons. Ne nous arrêtons pas.

DON MANUEL. Pourquoi fuir? C'est la voix de mon frère ; il me cherche. Je suis surpris, il est vrai, qu'il ait découvert...

BÉATRIX. Au nom de tous les saints, évite-le. Ne t'expose pas à son impétueuse rencontre. Fais qu'il ne te trouve pas dans ce lieu.

DON MANUEL. Chère âme, la crainte t'égare. Tu ne m'entends pas. Nous sommes réconciliés.

BÉATRIX. O ciel ! délivre-moi de cet instant.

DON MANUEL. Quel pressentiment ! Quelle pensée me saisit et me fait frissonner !... Serait-il possible?... Cette voix ne te serait-elle pas étrangère?... Béatrix ! tu étais... Je tremble de t'interroger... Tu étais aux funérailles de mon père?

BÉATRIX. Malheur à moi.

DON MANUEL. Tu y étais?

BÉATRIX. Ne sois pas irrité.

DON MANUEL. Malheureuse !

BÉATRIX. J'y étais.

DON MANUEL. Horreur !

BÉATRIX. Ce désir était trop violent. Pardonne-moi. Je t'avouerai ce désir; mais toi tu reçus ma prière d'un air sombre et froid, et je me tus. Mais je ne sais quel astre malfaisant me poussait avec une force irrésistible; il me fallut satisfaire à l'ardente impulsion de mon cœur. Le vieux serviteur me prêta son appui, et je te désobéis, et j'allai à ces funérailles. (*Elle se penche vers lui. Don César entre accompagné de tout le chœur.*)

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS, BÉATRIX.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund à don César.* Tu ne nous crois pas... Crois-en donc tes yeux.

DON CÉSAR *entre rapidement, et recule à l'aspect de son frère.*) Illusion de l'enfer! Quoi! dans ses bras? (*Il s'approche de don Manuel.*) Vipère envenimée! c'est là ton amour? C'est ainsi que tu me trompes par ta fausse réconciliation? Oh! ma haine était la voix de Dieu. Descends aux enfers, cœur de serpent! (*Il le poignarde.*)

DON MANUEL. Je suis mort! — Béatrix!... mon frère! (*Il tombe et meurt. Béatrix tombe près de lui sans mouvement.*)

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Au meurtre! au meurtre! Venez, prenez tous les armes. Que le sang soit vengé par le sang. (*Tous tirent l'épée.*)

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Félicitons-nous, la lutte est finie. Maintenant, Messine n'a plus qu'un maître.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Vengeance! vengeance! Que le meurtrier tombe! qu'il tombe pour expier son meurtre!

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Seigneur, ne crains rien; nous te restons fidèles.

DON CÉSAR. Retirez-vous. J'ai tué mon ennemi, celui qui trompait mon cœur confiant, qui de l'amitié fraternelle me faisait un piége. Cette action paraît terrible et affreuse, cependant, c'est le juste ciel qui a jugé.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan,* Malheur à toi, Messine!

malheur! malheur! malheur! un horrible forfait s'est accompli dans ton enceinte. Malheur aux mères et aux enfants, aux jeunes gens et aux vieillards! Malheur à ceux qui ne sont pas encore nés!

DON CÉSAR. La plainte vient trop tard. Apportez ici du secours. (*Il montre Béatrix.*) Rappelez-la à la vie; éloignez-la promptement de ce lieu de mort et de terreur. Je ne puis rester plus longtemps, ma sœur enlevée demande mes soins... conduisez-la dans les bras de ma mère, et dites-lui que c'est son fils don César qui la lui envoie. (*Il sort. Béatrix évanouie est placée sur un brancard et emportée par les hommes du chœur. Le premier chœur reste auprès du corps de don Manuel. Les jeunes gens qui portaient les ornements nuptiaux se rangent aussi autour de lui.*)

LE CHŒUR. *Cajetan.* Dites-moi, je ne puis comprendre et deviner comment tout cela est arrivé si promptement. Il y a longtemps que mon esprit voyait s'avancer à grands pas l'effrayante image de ce crime terrible et sanglant; cependant je me sens pénétré d'horreur quand je vois s'accomplir sous mes yeux ce que je n'avais encore fait qu'entrevoir dans mes pressentiments et mes craintes. Tout mon sang se glace dans mes veines devant cette épouvantable et décisive réalité.

UN HOMME DU CHŒUR. *Manfred.* Laissez retentir la voix de la douleur. Noble jeune homme, te voilà étendu sans vie, enlevé à la fleur de l'âge, saisi par la nuit de la mort sur le seuil de la chambre nuptiale. Mais qu'un gémissement profond et sans fin éclate sur le corps de celui qui est maintenant muet.

UN SECOND. *Cajetan.* Nous venons, nous venons avec la pompe d'une fête recevoir la fiancée. Les jeunes hommes apportent les riches vêtements, les présents de noces; la fête est préparée; les témoins sont là : mais l'époux n'entend plus rien; les chants de joie ne le réveilleront plus, car le sommeil des morts est profond.

TOUT LE CHŒUR. Il est lourd et profond, le sommeil

des morts. La voix de la fiancée ne l'éveillera pas. Il n'entendra plus le son joyeux du cor. Il gît sur la terre, roide et immobile.

UN TROISIÈME. *Cajetan.* Qu'est-ce que les espérances? Qu'est-ce que les projets formés par l'homme périssable? Aujourd'hui vous vous embrassiez comme frères, vous étiez unis de cœur et de bouche, et ce soleil qui maintenant s'abaisse éclairait votre union; et te voilà couché dans la poussière, privé de la vie par la main de ton frère, portant au cœur une affreuse blessure! Qu'est-ce que les espérances? qu'est-ce que les projets fondés sur un sol trompeur par l'homme, ce fils de l'heure fugitive?

LE CHŒUR. *Bérenger.* Je veux te porter à ta mère. Quel malheureux fardeau! Abattons avec la hache meurtrière des branches de cyprès pour en faire un brancard. Jamais il ne produira rien de vivant, l'arbre qui a porté les fruits de la mort; jamais il ne grandira heureusement, jamais il ne prêtera son ombre au voyageur. Ce qui a été nourri par le sol de la mort doit être maudit et dévoué au service de la mort.

LE PREMIER. *Cajetan.* Malheur au meurtrier! malheur à celui qui a obéi à une fureur insensée! Le sang coule, coule et descend dans la terre. Là bas, dans une profondeur sans clarté, sans chant et sans voix, sont les filles de Thémis, qui n'oublient pas, qui jugent avec justice. Elles recueillent ce sang dans leurs vases noirs, et l'agitent et y mêlent la terrible vengeance.

LE SECOND. *Bérenger.* Sur cette terre éclairée par le soleil, les traces du crime s'effacent facilement, comme un léger mouvement s'efface sur le visage; mais rien ne se perd, rien ne s'évanouit de ce que les heures au cours mystérieux emportent dans leur sein obscur et fécond. Le temps est un sol productif, la nature est un grand corps vivant, et tout est fruit, tout est semence.

LE TROISIÈME. *Cajetan.* Malheur, malheur au meurtrier! Malheur à celui qui a semé la semence de mort! Autre est l'aspect du crime avant qu'il soit commis, autre quand il est accompli. Dans l'émotion de la vengeance, il t'apparaît animé et hardi; mais, quand il est accompli, il t'apparaît comme un pâle fantôme. Les terribles furies elles-mêmes agitaient contre Oreste leurs vipères infernales, et poussaient le fils à tuer sa mère. Elles savaient habilement tromper son cœur par les apparences sacrées de la justice. Mais dès qu'il a frappé le sein qui l'a porté avec amour, qui l'a nourri, voyez comme elles se retournent cruellement contre lui; et il reconnaît les vierges redoutables qui s'emparent du meurtrier, qui désormais ne le quitteront plus. Elles le livrent aux morsures éternelles de leurs serpents, elles le chassent sans repos de rivage en rivage, jusque dans le sanctuaire de Delphes. (*Le chœur se retire, emportant le corps de don Manuel sur un brancard.*)

Une salle soutenue par des colonnes. Il est nuit; la scène est éclairée d'en haut par une grande lampe.

DONA ISABELLE *et* DIÉGO *entrent.*

ISABELLE. N'a-t-on aucune nouvelle de mes fils? A-t-on trouvé quelques traces de ma fille?

DIÉGO. Non, princesse; mais vous pouvez tout espérer du zèle et du soin de vos fils.

ISABELLE. Ah! Diégo, que mon cœur est inquiet! Il dépendait de moi de prévenir ce malheur!

DIÉGO. N'enfoncez pas dans votre cœur l'aiguillon du remords. Quelle précaution avez-vous négligé de prendre?

ISABELLE. Si je l'avais plus tôt tirée de sa retraite, comme la voix puissante de mon cœur me le disait!

DIÉGO. La prudence vous le défendait. Vous avez

agi sagement ; mais la suite est entre les mains de Dieu.

ISABELLE. Hélas ! nulle joie n'est sans mélange. Sans ce malheur, ma félicité serait complète.

DIÉGO. Cette félicité n'est pas détruite, elle n'est que retardée. Jouissez maintenant de l'union de vos fils.

ISABELLE. Je les ai vus se presser sur le sein l'un de l'autre, doux spectacle que je n'avais pas encore contemplé,

DIÉGO. Et ce n'était pas une simple apparence. Cela venait du cœur, car leur franchise abhorre la contrainte du mensonge.

ISABELLE. Je vois aussi qu'ils sont capables d'éprouver un tendre sentiment, un doux penchant. Je découvre avec bonheur qu'ils honorent ce qu'ils aiment. Ils veulent renoncer à leur liberté sans frein ; leur jeunesse ardente et impétueuse ne se soustrait pas au joug de la loi, et leur passion même est honnête. Je puis t'avouer maintenant, Diégo, que je voyais avec angoisse et terreur le moment où leurs sentiments prenaient ainsi l'essor. L'amour se tourne aisément en fureur dans des natures emportées. Si une étincelle funeste de jalousie venait à tomber dans ces âmes enflammées encore d'une vieille haine... Cette pensée me fait trembler. Leurs penchants, qui n'ont jamais été les mêmes, pouvaient se rencontrer malheureusement ici pour la première fois. Grâces au ciel ! ce nuage qui m'est apparu sombre et menaçant, un ange l'a éloigné de moi, et mon cœur respire maintenant en liberté.

DIÉGO. Oui, réjouis-toi de ton œuvre ; par un tendre sentiment, par une douce habileté, tu as fait ce que leur père n'avait pu faire avec toute la force de son autorité. C'est là ta gloire ; cependant il faut en tenir compte aussi à ton heureuse destinée.

ISABELLE. J'y ai eu une grande part, le destin en a eu une grande aussi. Ce n'était pas une petite chose que de cacher un tel secret durant tant d'années, de

tromper l'homme le plus clairvoyant, de contenir en mon cœur la force du sang qui, comme la flamme comprimée, s'efforçait d'échapper à cette contrainte.

DIÉGO. Cette longue faveur du sort est pour moi le gage d'un dénoûment heureux.

ISABELLE. Je ne bénirai pas mon étoile avant d'avoir vu la fin de tout ceci. La disparition de ma fille m'avertit que mon mauvais génie ne dort pas encore. Tu peux me blâmer, Diégo, ou m'applaudir ; mais je ne veux rien cacher à ta fidélité. Je ne pouvais me résigner à rester ici dans un oisif repos pendant que mes fils sont occupés à chercher les traces de leur sœur. J'ai agi aussi. Où l'art de l'homme est insuffisant, souvent le ciel se manifeste.

DIÉGO. Apprends-moi ce que je dois savoir.

ISABELLE. Dans un ermitage construit sur les hauteurs de l'Etna, habite un pieux solitaire nommé par les anciens de la contrée le Vieux de la montagne. Ainsi placé plus près du ciel que la race errante des hommes, il a épuré ses pensées terrestres dans une atmosphère transparente, et du haut de la montagne, après ses années de retraite, il observe les jeux capricieux, les routes tortueuses et incompréhensibles de la vie. Le destin de ma maison ne lui est pas étranger ; souvent le saint homme a pour nous interrogé le ciel et détourné par ses prières plus d'une malédiction. J'ai envoyé aussitôt vers lui un jeune et rapide messager pour qu'il me donne des nouvelles de ma fille, et à chaque instant j'attends le retour de ce messager.

DIÉGO. Si mes yeux ne me trompent, princesse, le voilà qui arrive à la hâte. Sa célérité mérite des éloges.

Les Précédents ; LE MESSAGER.

ISABELLE. Parle ; ne me cache ni le bien ni le mal ; dis-moi nettement la vérité. Quelle réponse as-tu reçue du Vieux de la montagne ?

LE MESSAGER. Il m'a dit de m'en retourner promptement, car celle qui était perdue est retrouvée.

ISABELLE. Heureuse voix ! parole du ciel ! tu avais toujours annoncé ce que je souhaitais. Et auquel de mes fils a-t-il été accordé de retrouver les traces de celle qui était perdue ?

LE MESSAGER. Ton fils aîné a découvert sa profonde retraite.

ISABELLE. C'est à don Manuel que je la dois. Ah ! il a toujours été pour moi un enfant de bénédiction. As-tu porté au religieux le cierge bénit que je lui envoyais en présent pour brûler devant ses saints ? Le pieux serviteur de Dieu dédaigne les dons qui réjouiraient les autres hommes.

LE MESSAGER. Il a pris en silence le cierge de mes mains ; puis, s'avançant près de l'autel, il l'a allumé à la lampe qui brûle devant le saint patron, et tout à coup il a mis le feu à la cabane où il adore Dieu depuis quatre-vingt-dix ans.

ISABELLE. Que dis-tu ? Quelle frayeur tu éveilles en moi !

LE MESSAGER. Et criant par trois fois : Malheur ! malheur ! malheur ! il est descendu en silence de la montagne, me faisant signe de ne pas le suivre, de ne pas regarder en arrière ; et, chassé par l'effroi, je suis accouru ici.

ISABELLE. Ces paroles me rejettent dans le doute et dans les angoisses de l'incertitude. Que ma fille ait été retrouvée par mon fils aîné don Manuel, cette bonne nouvelle ne peut me réjouir, accompagnée de signes funestes.

LE MESSAGER. Regarde derrière toi, princesse, tu vois devant tes yeux la parole du solitaire s'accomplir; car tout me trompe, ou c'est ta fille que tu avais perdue, que tu cherchais, et qui est ramenée par les chevaliers compagnons de tes fils. (*Béatrix est apportée par le se-*

cond chœur sur un brancard. Elle est encore sans connaissance et sans mouvement.)

ISABELLE, DIÉGO, LE MESSAGER, BÉATRIX, LE CHŒUR.

LE CHŒUR. *Bohemund.* Pour accomplir l'ordre de notre maître, nous venons, princesse, déposer la jeune fille à tes pieds. C'est là ce qu'il nous a commandé de faire, et il nous a commandé aussi de te dire que c'est ton fils don César qui te l'envoie.

ISABELLE *s'est élancée vers Béatrix les bras ouverts, et recule effrayée.* O ciel ! elle est pâle et sans vie !

LE CHŒUR. *Bohemund.* Elle vit ; elle va se réveiller. Accorde-lui le temps de se remettre des choses étranges qui tiennent encore ses sens enchaînés.

ISABELLE. Mon enfant, enfant de ma douleur et de mes inquiétudes, est-ce ainsi que nous nous revoyons ? Devais-tu entrer de la sorte dans la maison de ton père ? Ah ! que ta vie se rallume à la mienne ! je veux te presser sur mon sein maternel jusqu'à ce que tes artères, délivrées de ce froid mortel, recommencent à battre. (*Au chœur.*) Qu'est-il arrivé de terrible ? Où l'as-tu trouvée ? Comment cette chère enfant se trouve-t-elle dans cette affreuse et déplorable situation ?

LE CHŒUR. *Bohemund.* Ne me le demande pas, ma bouche est muette. Ton fils don César t'expliquera tout, car c'est lui qui te l'envoie.

ISABELLE. Mon fils don Manuel, veux-tu dire ?

LE CHŒUR. Ton fils don César te l'envoie.

ISABELLE, *au messager.* N'est-ce pas don Manuel que le solitaire t'avait nommé ?

LE MESSAGER. Oui, princesse, c'est ce qu'il a dit.

ISABELLE. Qui que ce soit, il réjouit mon cœur. Je lui dois ma fille, qu'il soit béni. Oh ! faut-il qu'un démon envieux empoisonne le bonheur d'un instant ardemment souhaité ? faut-il que je combatte mon ravis-

sement ? Je vois ma fille dans la maison de son père, mais elle ne me voit pas, elle ne m'entend pas, elle ne peut répondre à la joie de sa mère. Oh ! ouvrez-vous, beaux yeux ; ranimez-vous, mains chéries. Soulève-toi, sein inanimé, et palpite de joie. Diégo, c'est ma fille, celle qui resta longtemps cachée, celle que j'ai sauvée ; je puis la reconnaître devant le monde entier.

LE CHŒUR. *Bohemund.* Je crois entrevoir devant moi un étrange et nouveau sujet de terreur ; j'attends avec émotion l'explication et la fin de l'erreur.

ISABELLE, *au chœur qui manifeste de la surprise et de l'embarras.* Oh ! vos cœurs sont donc impénétrables ; votre poitrine avec sa cuirasse d'airain repousse comme les rocs escarpés de la mer la joie que j'éprouve et la refoule dans mon cœur. En vain je cherche dans tout ce cercle un regard sensible. Où s'arrêtent mes fils ? Je voudrais trouver dans un regard une expression d'intérêt. Je suis ici comme entourée des animaux sans compassion du désert ou des monstres de l'Océan.

DIÉGO. Elle ouvre les yeux ; elle se meut ; elle vit.

ISABELLE. Elle vit ? Ah ! que son premier regard soit pour sa mère !

DIÉGO. Ses yeux se referment avec effroi.

ISABELLE, *au chœur.* Retirez-vous ; l'aspect de ces étrangers l'épouvante.

LE CHŒUR *se retire. Bohemund.* J'éviterai volontiers son regard.

DIÉGO. Elle fixe sur toi des yeux étonnés.

BÉATRIX. Où suis-je ? Je connais ces traits.

ISABELLE. Elle recouvre peu à peu le sentiment.

DIÉGO. Que fait-elle ? Elle tombe à genoux.

BÉATRIX. O doux et angélique visage de ma mère !

ISABELLE. Enfant de mon cœur, viens dans mes bras.

BÉATRIX. Tu vois à tes pieds la coupable.

ISABELLE. Je te revois, tout est oublié.

DIÉGO. Regarde-moi aussi. Reconnais-tu mes traits?

BÉATRIX. La tête blanche de l'honnête Diégo !

ISABELLE. Le fidèle gardien de ton enfance.

BÉATRIX. Je me retrouve parmi les miens.

ISABELLE. Et désormais rien ne peut nous séparer que la mort.

BÉATRIX. Tu ne me banniras plus parmi les étrangers ?

ISABELLE. Rien ne nous séparera plus ; le destin est apaisé.

BÉATRIX *se jette dans ses bras.* Suis-je en effet sur ton cœur, et ce que j'ai éprouvé était-il un rêve, un rêve pénible et affreux ? O ma mère ! je l'ai vu tomber mort à mes pieds. Comment suis-je venue ici ? je ne m'en souviens pas. Que je suis heureuse de me trouver ainsi libre dans tes bras ! Ils voulaient me conduire vers leur mère, la princesse de Messine. Plutôt la mort !

ISABELLE. Reviens à toi, ma fille. La princesse de Messine...

BÉATRIX. Ne la nomme plus; à ce nom fatal, le froid de la mort se répand dans mes veines.

ISABELLE. Écoute-moi.

BÉATRIX. Elle a deux fils qui se haïssent mortellement. On les nomme don Manuel et don César.

ISABELLE. C'est moi-même. Reconnais-tu ta mère?

BÉATRIX. Que dis-tu? Quel mot as-tu prononcé?

ISABELLE. Je suis la princesse de Messine, ta mère.

BÉATRIX. Tu es la mère de don Manuel et de don César ?

ISABELLE. Et la tienne : tu as nommé tes frères.

BÉATRIX. Malheur ! malheur à moi ! O épouvantable lumière ?

ISABELLE. Qu'as-tu donc ? Qu'est-ce qui t'agite si violemment ?

BÉATRIX *promène autour d'elle un regard égaré et aperçoit le chœur.* Ce sont eux. Oui, maintenant, mainte-

nant, je les reconnais. Ce n'est pas un songe qui m'a trompée ; ce sont eux. Ils étaient là. C'est l'affreuse vérité. Malheureux ! où l'avez-vous caché ? (*Elle s'avance à grands pas vers le chœur qui se détourne. On entend dans l'éloignement le bruit d'une marche funèbre.*)

LE CHŒUR. Malheur ! malheur !

ISABELLE. Qui ont-ils caché ? Qu'est-ce qui est vrai ? Vous êtes muets et interdits; vous semblez la comprendre. Je remarque dans vos yeux, dans votre voix entrecoupée, quelque chose de malheureux qui m'est réservé... Qu'y a-t-il ? je veux le savoir. Pourquoi tournez-vous avec terreur vos regards du côté de la porte ? Qu'est-ce que ces sons que j'entends ?

LE CHŒUR. *Bohemund.* Le moment approche; l'affreux mystère va s'éclaircir. Sois forte, princesse, affermis ton cœur ; supporte avec énergie ce qui t'attend. Montre une mâle fermeté dans cette douleur mortelle.

ISABELLE. Qui est-ce qui approche ? Qui est-ce qui m'attends ? J'entends le son des gémissements funèbres retentir dans ce palais... Où sont mes fils ? (*Le premier chœur apporte le corps de don Manuel sur un brancard, et le place sur le côté de la scène qui est resté vide. Un voile noir le recouvre.*)

ISABELLE, BÉATRIX, DIÉGO, LES DEUX CHŒURS.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan, Bérenger, Manfred.* A travers les rues des villes le malheur s'en va suivi des gémissements. Il rôde furtivement autour des habitations des hommes. Aujourd'hui il frappe à cette porte, demain à celle-là; mais nul n'est épargné. Le douloureux et funeste messager viendra tôt ou tard se placer sur le seuil de chaque maison habitée par les vivants.

Bérenger.

Quand les feuilles tombent au déclin de l'année, quand les vieillards épuisés descendent au tombeau, la nature obéit tranquillement à ses antiques lois, à un

ordre éternel, et il n'y a rien là qui épouvante l'homme.

Mais, dans cette terrestre vie, apprenez aussi à connaître l'extraordinaire : le meurtre, de sa main puissante, brise aussi les liens les plus sacrés. Dans la barque du Styx, la mort entraîne aussi la jeunesse florissante.

Cajetan.

Quand les nuages amoncelés obscurcissent le ciel, quand le tonnerre fait entendre ses sonores roulements, alors tous les cœurs se sentent au pouvoir terrible du destin. Mais le tonnerre peut aussi tomber d'un ciel sans nuages. Ainsi, dans les jours de joie, redoutez l'approche perfide du malheur. Que votre cœur ne soit point attaché aux biens qui ornent la vie passagère? Que celui qui possède apprenne à perdre ; que celui qui est heureux apprenne à souffrir.

ISABELLE. Que dois-je entendre? Que cache ce voile? (*Elle fait un pas vers le brancard, puis s'arrête tremblante et irrésolue.*) Je me sens entraînée ici par une affreuse impulsion, et retenue en même temps par la main froide et sinistre de la terreur. (*A Béatrix, qui s'est placée entre elle et le brancard.*) Laisse-moi. Quoi qu'il en soit, je veux lever ce voile. (*Elle lève le voile et découvre le cadavre de don Manuel.*) O puissances du ciel ! c'est mon fils ! (*Elle demeure immobile d'effroi. Béatrix jette un cri et tombe près du brancard.*)

LE CHŒUR. *Cajetan, Bérenger, Manfred.* Malheureuse mère ! c'est ton fils ! Tu as toi-même prononcé ces paroles lamentables. Elles ne sont pas sorties de mes lèvres.

ISABELLE. Mon fils ! mon Manuel ! O éternelle miséricorde ! est-ce ainsi que je dois te retrouver ! Fallait-il que tu donnasses ta vie pour arracher ta sœur des mains des brigands? Où était ton frère ? Pourquoi son bras n'a-t-il pu te protéger? Oh ! maudite soit la main qui a fait cette blessure ! Maudite soit celle qui a enfanté le meurtrier de mon fils ! maudite soit toute sa race !

LE CHŒUR. Malheur ! malheur ! malheur ! malheur !

ISABELLE. Est-ce ainsi que vous me tenez parole, puissances du ciel ? Est-ce là votre vérité ! Malheur à celui qui se fie à vous dans la droiture de son cœur ! Pourquoi mon espoir et pourquoi ma crainte, si telle devait être la dernière issue ? Vous qui m'entourez ici avec effroi, et qui repaissez vos regards de ma douleur, apprenez à connaître les mensonges par lesquels les rêves et les devins nous abusent, et croyez encore à l'oracle des dieux. Lorsque cette fille était dans mon sein, son père rêva un jour qu'il voyait sortir de sa couche nuptiale deux lauriers qui entrelaçaient leurs épais rameaux. Entre les deux s'élevait un lis qui devint une flamme, qui dévora les branches éparses des lauriers, et qui, s'élançant avec fureur vers la voûte, embrasa et consuma en un instant dans un épouvantable incendie le palais tout entier. Effrayé de cette étonnante apparition, votre père consulta un devin, un noir magicien, qui lui répondit que si je mettais au monde une fille, elle donnerait la mort à mes deux fils et anéantirait ma race.

LE CHŒUR. *Cajetan et Bohemund.* Princesse, que dis-tu ? Malheur ! malheur !

ISABELLE. Son père donna l'ordre de la mettre à mort; mais je l'ai soustraite à cet affreux arrêt. La pauvre malheureuse ! elle fut enlevée toute jeune au sein de sa mère, afin de ne pas faire périr ses frères dans un âge plus avancé. Maintenant son frère tombe par la main des brigands; ce n'est pas elle, innocente, qui l'a tué.

LE CHŒUR. Malheur ! malheur ! malheur ! malheur !

ISABELLE. La sentence d'un serviteur des idoles ne m'inspirait aucune confiance. Une espérance meilleure raffermit mon âme. Une autre bouche, que je regardais comme véridique, m'annonça que ma fille réuni-

rait par un ardent amour le cœur de mes fils. Ainsi les oracles se contredisent et amassent en même temps la bénédiction et la malédiction sur la tête de ma fille. La malheureuse n'a pas mérité la malédiction, et le temps ne lui a pas été accordé pour accomplir la bénédiction. Les deux oracles ont menti. L'art des devins n'est qu'un vain néant. Ils se trompent ou nous trompent. On ne peut rien savoir de vrai sur l'avenir, ni par celui qui puise aux sources infernales, ni par celui qui puise à la source de la lumière.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Malheur ! malheur ! Que dis-tu ? Arrête, arrête. Retiens les paroles qui échappent à ta langue téméraire. Les oracles voient et atteignent la vérité ; l'événement montrera leur véracité.

ISABELLE. Je ne retiendrai pas mes paroles ; je parlerai hautement comme mon cœur me l'ordonne. Pourquoi visitons-nous les édifices religieux ? Pourquoi élevons-nous nos mains pieuses vers le ciel ? O naïfs insensés, que gagnons-nous avec notre confiance? Il est aussi impossible d'atteindre les dieux, ces habitants des hautes régions, que de lancer une flèche dans la lune. L'avenir est fermé aux mortels, et nulle prière ne pénètre dans un ciel d'airain. Que l'oiseau vole à droite ou à gauche, que les étoiles soient dans telle ou telle situation, qu'importe ? Il n'y a dans le livre de la nature aucun sens. L'interprétation des songes est un songe, et tous les signes sont trompeurs.

DEUXIÈME CHŒUR. *Bohemund.* Arrête, infortunée. Malheur ! malheur ! Les regards aveugles nient l'éclatante lumière du soleil. Les dieux existent. Reconnais-les, ils t'entourent et sont terribles.

TOUS LES CHEVALIERS. Les dieux existent. Reconnais-les, ils t'entourent et sont terribles.

BÉATRIX. O ma mère, ma mère ! pourquoi m'as-tu sauvée? pourquoi ne m'as-tu pas abandonnée à cette malédiction qui me poursuivait déjà avant que je fusse née ! Oh ! faible prévoyance d'une mère ! Pourquoi te

croyais-tu plus sage que ceux qui voient tout, qui connaissent l'enchaînement des temps présents et des temps futurs, et voient les semences tardives germer dans l'avenir? Pour ta ruine, pour la mienne, pour notre ruine à tous, tu as dérobé aux dieux de la mort la proie qu'ils réclament. Maintenant ils en prennent eux-mêmes une double, une triple. Je ne te remercie pas de ce triste bienfait; tu m'as conservée pour la douleur et les larmes.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan, avec une vive émotion, regardant du côté de la porte.* Rouvrez-vous, cruelles blessures, coulez, coulez et répandez de noirs ruisseaux de sang.

Bérenger.

J'entends le bruit des pieds d'airain, j'entends le sifflement des vipères de l'enfer, je reconnais le pas des Furies.

Cajetan.

Murailles, ébranlez-vous. Seuil de ce palais, engloutis-toi sous ses pas redoutables. Une noire vapeur monte, monte du fond de l'abîme. La douce lumière du jour s'évanouit. Les dieux protecteurs de cette maison se retirent et cèdent la place aux déesses de la vengeance.

DON CÉSAR, ISABELLE, BÉATRIX, LES CHŒURS.

A l'arrivée de don César, le chœur se divise des deux côtés du théâtre. Il reste seul au milieu de la scène.

BÉATRIX. Malheur à moi! c'est lui.

ISABELLE, *va à sa rencontre.* O mon fils César! est-ce ainsi que je dois te revoir? Regarde, et vois le crime commis par une main maudite de Dieu. (*Elle le conduit près du cadavre. Don César recule avec effroi et se voile le visage.*)

PREMIER CHŒUR. *Cajetan, Bérenger.* Rouvrez-vous, cruelles blessures, coulez, coulez, et répandez des ruisseaux de sang noir.

ISABELLE. Tu frémis et tu restes pétrifié... Oui, voilà tout ce qui reste de ton frère. Là gisent mes espérances. La fleur de votre amitié a péri dans son germe naissant, et je n'en verrai pas les heureux fruits.

DON CÉSAR. Console-toi, ma mère ; nous voulions sincèrement la paix, mais le ciel a voulu du sang.

ISABELLE. Oh ! je sais que tu l'aimais. Je voyais avec ravissement les doux liens qui se formaient entre vous. Tu voulais le porter dans ton cœur, réparer avec usure les années perdues. Le meurtre sanglant a devancé ton affection. Maintenant tu ne peux que le venger.

DON CÉSAR. Viens, ma mère, viens ; ne reste pas en ce lieu. Arrache-toi à ce malheureux spectacle. (*Il veut l'entraîner.*)

ISABELLE *se jette dans ses bras.* Tu vis encore ! tu me restes seul maintenant.

BÉATRIX. Malheureuse mère ! que fais-tu?

DON CÉSAR. Épuise tes larmes sur ce cœur fidèle. Ton fils n'est pas perdu. Son amour est à jamais dans le sein de don César.

PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Rouvrez-vous, cruelles blessures, coulez, coulez, et répandez des ruisseaux de sang noir.

ISABELLE, *prenant la main de don César et de Béatrix.* O mes enfants !

DON CÉSAR. Combien je suis ravi de la voir dans tes bras, ma mère ! Oui, elle est ta fille... Quant à ma sœur...

ISABELLE, *l'interrompant.* Je te remercie, mon fils ! tu as tenu ta parole : tu l'as sauvée et tu me l'as envoyée.

DON CÉSAR, *étonné.* Qui dis-tu, ma mère, que je t'ai envoyé ?

ISABELLE. Celle que tu vois devant toi, ta sœur.

DON CÉSAR. Elle, ma sœur?

ISABELLE. Quelle autre ?

DON CÉSAR. Ma sœur?

ISABELLE. Que tu m'as toi-même envoyée!

DON CÉSAR. Et sa sœur, à lui?

LE CHŒUR. Malheur! malheur! malheur!

BÉATRIX. O ma mère!

ISABELLE. Je suis surprise... Parlez.

DON CÉSAR. Maudit soit le jour où je suis né!

ISABELLE. Qu'as-tu donc? Dieu!

DON CÉSAR. Maudit soit le sein qui m'a porté! Maudit soit ton silence mystérieux, qui a produit toutes ces horreurs! Que la foudre qui doit t'écraser tombe enfin! je ne la retiendrai pas plus longtemps par mes ménagements. Apprends donc que c'est moi-même qui ai tué mon frère, parce que je l'ai surpris dans les bras de Béatrix. C'est elle que j'aime, que j'avais choisie pour épouse... mais je trouvai mon frère dans ses bras. Maintenant tu sais tout. Si elle est véritablement sa sœur et la mienne, je suis coupable d'un crime que nul repentir, nulle expiation ne peuvent faire oublier.

LE CHŒUR. *Bohemund.* Il a dit. Tu l'as entendu. Tu sais ton affreux malheur; tu n'as plus rien à apprendre. Ce que le devin avait annoncé est accompli; car personne n'échappe au destin qui pèse sur lui, et celui qui croit l'éviter par sa prudence travaille lui-même à l'accomplir.

ISABELLE. Et que m'importe encore que les dieux soient vrais ou menteurs! Ils m'ont fait le plus grand mal; je les défie maintenant de me frapper plus rudement. Celui qui n'a plus rien à redouter ne les redoute pas: mon fils chéri est là, mort devant moi, et je me sépare moi-même de celui qui lui survit. Il n'est pas mon fils. J'ai enfanté, j'ai nourri de mon sein un monstre qui devait donner la mort à mon excellent fils... Viens, ma fille; nous ne devons plus rester ici. J'abandonne cette maison aux dieux vengeurs. Un crime m'y avait amenée, un crime m'en chasse... J'y suis entrée par la contrainte, je l'ai habitée avec effroi, et je la quitte dans le désespoir. J'ai souffert tout cela

sans être coupable ; mais les oracles ont raison, et les dieux sont satisfaits. (*Elle sort. Diégo la suit.*)

BÉATRIX, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR, *retenant Béatrix.* Reste, ma sœur ; ne me quitte pas ainsi. Que ma mère me maudisse, que ce sang crie vengeance contre moi, que tout le monde me condamne, mais toi ne me maudis pas. De toi je ne puis les supporter. (*Béatrix jette un regard sur le corps de don Manuel.*) Ce n'est pas ton amant que j'ai tué, c'est ton frère et le mien. Celui qui est mort ne t'appartient pas de plus près que celui qui est vivant, et moi je mérite plus de pitié, car il est mort innocent, et je suis criminel. (*Béatrix fond en larmes.*) Pleure ton frère, je pleurerai avec toi, et, de plus, je te vengerai. Mais ne pleure pas ton amant. Je ne puis supporter que tu accordes au mort cette préférence. Laisse-moi puiser dans l'abîme sans fond de nos douleurs une seule, une dernière consolation. Laisse-moi croire qu'il ne t'appartient pas plus que moi. La révélation de notre destinée terrible rend nos droits égaux comme nos malheurs. Enveloppés dans le même piége, tous trois enfants d'une même mère, nous succombons de même, et nous avons le même droit à des larmes amères. Mais si je pensais que ta douleur s'adressât à l'amant plus qu'au frère, la rage et l'envie se mêleraient à mes regrets, et la dernière consolation de ma douleur m'abandonnerait ; je n'offrirais pas avec joie la dernière victime à ses mânes ; mais mon âme ira la rejoindre doucement, si je sais que tu réuniras ma cendre à la sienne dans une même urne. (*Il l'enlace dans ses bras avec une vive tendresse.*) Je t'aimais comme je n'avais jamais aimé, quand tu n'étais encore pour moi qu'une étrangère. Et parce que je t'aimais au delà de toute expression, je porte la malédiction du meurtre d'un frère. Mon amour pour toi fut tout mon crime. Main-

tenant tu es ma sœur, et je réclame ta compassion comme un pieux tribut. (*Il l'interroge des yeux avec anxiété, puis se détourne vivement d'elle.*) Non, non, je ne puis voir ces larmes. En présence de ce mort, le courage m'abandonne, et le doute me déchire le sein. Laisse-moi mon erreur. Pleure en secret; ne me revois jamais, plus jamais. Je ne veux revoir ni toi ni ta mère. Elle ne m'a jamais aimé; son cœur s'est trahi; la douleur l'a dévoilé. Elle l'a appelé son excellent fils. Toute sa vie, elle a pratiqué ainsi la dissimulation. Et tu es fausse comme elle. Ne te contrains pas; montre-moi ton aversion. Tu ne reverras plus mon visage abhorré. Adieu à jamais. (*Il s'éloigne. Elle reste indécise, en proie à une lutte intérieure, puis elle se décide et sort.*)

LE CHŒUR. *Cajetan.* Il doit être cité comme un homme heureux, celui qui, dans le calme des champs, loin des embarras confus de la vie, repose avec un amour d'enfant au sein de la nature. Mon cœur se sent oppressé dans le palais des grands, quand je vois en un instant rapide les plus grands, les meilleurs précipités du faîte de la prospérité.

Heureux aussi celui qui a suivi une pieuse vocation, qui se retire à temps des vagues orageuses de la vie et se réfugie dans la paisible cellule d'un cloître. Il rejette loin la dangereuse ambition des honneurs et le goût des vains plaisirs, et les désirs insatiables sont assoupis dans son âme tranquille. Le pouvoir impétueux des passions ne le saisit plus dans le tourbillon de la vie. Jamais, dans sa retraite sans orages, il ne voit la triste image de l'humanité. Le crime et l'adversité ne s'élèvent qu'à une certaine hauteur. De même que la peste fuit les lieux élevés et se répand dans l'infection des villes, de même la liberté habite sur les montagnes. Les exhalaisons de la tombe ne s'élèvent pas dans un air pur. Le monde est parfait partout où l'homme ne porte pas ses misères.

DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR, *avec une contenance plus ferme.* Je viens user pour la dernière fois de mon autorité de souverain. Ce corps précieux sera déposé dans le tombeau; c'est là le dernier domaine des morts. Écoutez ensuite mes graves résolutions, et agissez ponctuellement comme je vous l'aurai ordonné. Vous vous rappelez encore le triste devoir que vous avez rempli, car il n'y a pas longtemps que vous avez porté au tombeau le corps de votre prince. Les chants de mort ont à peine cessé de se faire entendre dans ces murs, et un cadavre suit de près un autre cadavre; un flambeau funéraire s'allume aux autres flambeaux, et les deux cortéges lugubres peuvent se rencontrer sur les marches souterraines. Ordonnez donc une funèbre solennité dans l'église du château, qui renferme les restes de mon père; que les portes soient fermées, et que tout se fasse comme cela a déjà été fait.

LE CHŒUR. *Bohemund.* Ces préparatifs seront promptement terminés, seigneur, car le catafalque, monument de cette grave cérémonie, est encore debout; nulle main n'a touché à l'édifice de la mort.

DON CÉSAR. Si l'entrée du tombeau est restée ouverte dans la demeure des vivants, ce n'était pas un heureux signe. Et d'où vient que le triste appareil n'a pas été démoli après la cérémonie?

LE CHŒUR. *Bohemund.* Le malheur du temps, la déplorable discorde qui éclata peu après et divisa Messine, détourna notre attention du mort, et le sanctuaire demeura clos et abandonné.

DON CÉSAR. Allez donc à la hâte faire votre tâche. Que cette nuit même l'œuvre lugubre soit achevée! Que le soleil de demain trouve la maison purgée de crimes et éclaire une race plus heureuse! (*Le second chœur s'éloigne en emportant le corps de don Manuel.*)

LE PREMIER CHŒUR. *Cajetan.* Dois-je appeler ici la

pieuse confrérie des moines des environs pour qu'elle célèbre, selon l'antique usage de l'Église, l'office des âmes, et accompagne avec ses chants le défunt au repos éternel ?

DON CÉSAR. Ces chants religieux pourront éternellement retentir sur notre tombeau à la lueur des cierges ; aujourd'hui il n'est pas besoin de leur saint ministère. Le meurtre sanglant repousse les choses saintes.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Ne prends, seigneur, aucune résolution violente. N'agis pas contre toi-même avec la rage du désespoir. Personne au monde n'a le droit de te punir, et une pieuse expiation apaise la colère du ciel.

DON CÉSAR. S'il n'y a personne au monde qui ait le droit de me juger et de me punir, c'est à moi à remplir ce devoir envers moi-même. Le ciel, je le sais, accepte la pénitence du péché, mais le sang ne peut être expié que par le sang.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Tu devrais résister aux catastrophes qui pèsent sur cette maison, et non pas entasser malheur sur malheur.

DON CÉSAR. Je mets en mourant une fin à l'ancienne malédiction de cette maison. La mort volontaire peut seule briser la chaîne du destin.

LE CHŒUR. *Cajetan.* Tu dois un souverain à cette terre orpheline, puisque tu nous as enlevé l'autre.

DON CÉSAR. Il faut d'abord que j'acquitte ma dette envers les dieux de la mort. Un autre dieu prendra soin des vivants...

LE CHŒUR. *Cajetan.* Tant que la lumière du soleil brille à nos yeux, il y a de l'espoir. La mort seule ne nous en laisse point. Songes-y bien.

DON CÉSAR. Et toi, songe à remplir en silence tes devoirs de serviteur. Laisse-moi obéir à l'esprit terrible qui me fait agir. Nulle créature heureuse ne peut voir le fond de mon âme. Si tu n'honores pas et ne crains pas en moi le souverain, crains le criminel sur lequel

pèse la plus lourde malédiction. Honore le malheureux, dont la tête est sacrée même pour les dieux. Celui qui a éprouvé ce que je souffre n'a plus aucun compte à rendre aux êtres terrestres.

ISABELLE, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

ISABELLE *entre d'un pas tremblant et jette sur don César un regard incertain; puis elle s'approche de lui et lui parle avec assurance.* Mes yeux ne devaient plus te voir. C'est là ce que je m'étais promis dans ma douleur. Mais le vent emporte les résolutions qu'une mère égarée par la fureur peut prendre contre la voix de la nature. Mon fils, une nouvelle sinistre m'a tirée de ma solitude déserte et de ma douleur. Dois-je y croire? Est-il vrai qu'un même jour doive me ravir mes deux fils?

LE CHŒUR. *Cajetan.* Tu le vois fermement résolu à franchir d'un pas assuré les portes de la mort. Éprouve maintenant la force du sang, le pouvoir des prières d'une mère. J'ai vainement employé mes paroles.

ISABELLE. Je révoque les imprécations que dans la folie de mon désespoir j'ai fait tomber sur ta tête chérie. Une mère ne peut maudire le fils qu'elle a porté dans son sein et enfanté avec douleur. Le ciel n'écoute pas ces vœux impies; du haut des voûtes brillantes, ils retombent chargés de larmes. Vis, mon fils; j'aime mieux voir le meurtrier de mon enfant que de les pleurer tous deux.

DON CÉSAR. Tu ne réfléchis pas, ma mère, à ce que tu désires pour toi et pour moi. Ma place ne peut plus être parmi les vivants. Quand tu pourrais, toi, mère, supporter l'aspect d'un fils abhorré des dieux, moi je ne supporterais pas les muets reproches de ton éternelle douleur.

ISABELLE. Nul reproche ne te blessera. Nulle plainte ouverte ou silencieuse ne percera ton cœur. Ma déso-

lation se changera en une paisible tristesse. Nous déplorerons ensemble notre malheur, et nous voilerons le crime.

DON CÉSAR *lui prend la main, et dit d'une voix adoucie.* Tu seras telle que tu le dis, ma mère ; ta désolation se changera en une paisible tristesse. Mais quand un même convoi réunira la victime et le meurtrier, quand une même tombe renfermera leur poussière, la malédiction sera désarmée, alors tu ne sépareras plus tes deux fils. Les larmes versées par tes beaux yeux couleront pour l'un comme pour l'autre. La mort est un puissant intercesseur. Alors les feux de la colère s'éteignent, la haine s'apaise, la douce pitié, sous l'image d'une sœur, pleure en serrant dans ses bras l'urne funèbre. Ne m'arrête donc pas, ma mère, laisse-moi descendre dans la tombe et apaiser le sort.

ISABELLE. La religion chrétienne possède un grand nombre d'images miséricordieuses aux pieds desquelles un cœur agité peut trouver le repos. Dans la maison de Lorette, plus d'un coupable a été délivré de son lourd fardeau. Un pouvoir céleste et plein de bénédictions réside auprès du saint tombeau qui a délivré le monde du péché. La prière des fidèles a aussi un grand pouvoir ; elle a un grand mérite aux yeux de Dieu ; et, à l'endroit où le meurtre a été commis, un temple expiatoire peut s'élever.

DON CÉSAR. On retire bien la flèche du cœur, mais la blessure ne peut être guérie. Se soumette qui voudra à une vie de pénitence, à l'anéantissement graduel produit par la rigoureuse expiation d'une faute éternelle ! pour moi, ma mère, je ne puis vivre avec le cœur brisé. Il faut que je regarde d'un œil joyeux ceux qui sont joyeux, que je m'élance avec un esprit libre vers le ciel éthéré. L'envie empoisonnait mon existence quand nous partagions également ton amour. Crois-tu que je supporterais l'avantage que ta douleur lui donnerait sur moi ? La mort a un pouvoir qui purifie ; dans ses

demeures impérissables, les choses de la terre ont l'éclat de la vraie vertu, les taches et les défauts de l'humanité sont effacés. Autant les étoiles sont au-dessus de la terre, autant il serait au-dessus de moi. Si une vieille envie nous a séparés pendant le cours de notre existence, quand nous étions égaux et frères, ne rongerait-elle pas sans relâche mon cœur, maintenant qu'il a acquis sur moi l'avantage de l'éternité, et que, sorti des luttes de ce monde, il se perpétuera comme un dieu dans la mémoire des hommes !

ISABELLE. Ne vous ai-je donc appelés à Messine que pour vous ensevelir tous deux? Je vous ai fait venir ici pour vous réconcilier, et un destin funeste tourne contre moi toutes mes espérances.

DON CÉSAR. Ne te plains pas de ce dénoûment, ma mère ; tout ce qui avait été annoncé est accompli. Nous avons passé par cette porte avec des espérances de paix, nous reposerons paisiblement ensemble et réconciliés pour toujours dans la demeure de la mort.

ISABELLE. Vis, mon fils. Ne laisse point ta mère sans amis sur la terre étrangère, en proie aux railleries des cœurs grossiers, parce que la puissance de ses fils ne la protége plus.

DON CÉSAR. Si le monde froid et cruel te dédaigne, réfugie-toi auprès de notre tombe et invoque le divin pouvoir de tes fils ; car alors nous serons des êtres célestes, nous t'entendrons; et, comme ces astres jumeaux propices au navigateur, nous nous approcherons de toi pour te consoler et rendre la force à ton âme.

ISABELLE. Vis, mon fils, vis pour ta mère. Je ne puis me résigner à tout perdre. (*Elle l'enlace dans ses bras avec une ardeur passionnée. Il se dégage doucement, lui présente la main et détourne les yeux.*)

DON CÉSAR. Adieu.

ISABELLE. Hélas ! je vois maintenant avec douleur que ta mère n'a aucun pouvoir sur toi. Une autre voix sera-t-elle plus puissante sur ton cœur que la mienne?

(*Elle va vers le fond du théâtre.*) Viens, ma fille. Puisqu'un frère mort l'entraîne avec tant de force dans la tombe, peut-être sa sœur chérie pourra-t-elle le rappeler à la clarté du jour avec le prestige des douces espérances de la vie.

BÉATRIX *paraît au fond du théâtre.* ISABELLE, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR, *vivement ému à cet aspect, se cache le visage.* O ma mère, ma mère ! à quoi penses-tu ?

ISABELLE *amène sa fille.* Ta mère l'a en vain supplié. Implore-le, conjure-le de vivre.

DON CÉSAR. Oh ! artifice maternel ! c'est ainsi que tu m'éprouves ! Tu veux encore me livrer à un nouveau combat. Tu veux me rendre la lumière du soleil plus précieuse au moment où je vais partir pour l'éternelle nuit. L'ange gracieux de la vie est là devant moi ; il répand de sa corne d'abondance des fleurs embaumées et des fruits dorés. Mon cœur s'épanouit aux rayons ardents du soleil, et dans mon sein, déjà saisi par la mort, l'espérance se réveille avec l'amour de la vie.

ISABELLE. Conjure-le de ne pas nous enlever notre appui. Il t'écoutera, ou n'écoutera personne.

BÉATRIX. La mort de celui qui était aimé exige une victime. Il faut qu'il y en ait une, ma mère ; mais laisse-moi être cette victime. J'étais dévouée à la mort avant que d'être née. La malédiction qui poursuit cette maison me réclame, et ma vie est un larcin fait au ciel. C'est moi qui l'ai tué ; c'est moi qui ai réveillé la furie assoupie de vos combats. C'est à moi à apaiser ses mânes.

LE CHŒUR. *Cajetan.* O malheureuse mère ! tes enfants courent à l'envi l'un de l'autre à la mort, et te laissent seule, abandonnée, dans une vie solitaire sans joie et sans amour.

BÉATRIX. Mon frère, conserve ta tête chérie. Vis pour

ta mère, elle a besoin de son fils. Aujourd'hui, pour la première fois, elle a trouvé une fille, elle pourra facilement perdre celle qu'elle n'a jamais possédée.

DON CÉSAR, *avec une profonde douleur*. Nous pouvons, ma mère, vivre ou mourir. Il lui suffit à elle de rejoindre celui qu'elle aimait.

BÉATRIX. Portes-tu envie à la cendre de ton frère?

DON CÉSAR. Il vit d'une vie heureuse dans ta douleur. Moi je serai à tout jamais mort parmi les morts.

BÉATRIX. O mon frère!

DON CÉSAR, *avec l'expression de la plus vive passion*. Ma sœur, est-ce sur moi que tu pleures?

BÉATRIX. Vis pour notre mère!

DON CÉSAR *recule*. Pour notre mère?

BÉATRIX *se penche sur lui*. Vis pour elle et console ta sœur!

LE CHŒUR. *Bohemund*. Elle a vaincu; il n'a pu résister aux touchantes supplications de sa sœur. Mère inconsolable, rouvre ton cœur à l'espérance. Il consent à vivre. Ton fils te reste. (*En ce moment, on entend un chant d'église. Les portes du fond s'ouvrent; on aperçoit le catafalque dressé dans l'église et le cercueil entouré de flambeaux.*)

DON CÉSAR, *se tournant vers le cercueil*. Non, mon frère, je ne veux pas te dérober ta victime. Du fond de ce cercueil, ta voix est plus puissante que les larmes d'une mère et les prières de l'amour. Je presse dans mes bras ce qui pourrait rendre la vie terrestre égale au sort des dieux; mais moi, le meurtrier, pourrais-je être heureux et laisser la pieuse innocence dans le tombeau, non vengée? Non, le juste arbitre de nos jours ne peut permettre un tel partage dans son monde. J'ai vu les larmes qui coulaient aussi pour moi. Mon cœur est satisfait. Je te suis.

(*Il se frappe d'un poignard et tombe mort aux pieds de sa sœur, qui se jette dans les bras de sa mère.*)

LE CHŒUR. *Cajetan, après un profond silence*. Je suis

atterré, et je ne sais si je dois déplorer ou louer son sort. Ce que je sens, ce que je vois clairement, c'est que la vie n'est pas le plus grand des biens, et que le crime est le plus grand des maux.

FIN DE LA FIANCÉE DE MESSINE.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue prononcé pour la rentrée du théâtre de Weimar. 1
Wallenstein..... 5
Première partie. — Le Camp de Wallenstein..... 5
Deuxième partie. — Les Piccolomini..... 39
Troisième partie. — La Mort de Wallenstein..... 123
La Fiancée de Messine..... 253
Guillaume Tell..... 343

FIN DE LA TABLE.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.